



Brabançon

JUN 1977

N° 214

Archives

riodique Trimestriel

Le
Folklore
Brabançon

Couverture :

*Calvaire de Sainte-Gertrude de Nivelles
Saint Jean (Louvre).*

Juin 1977

N° 214

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant

Rue du Marché-aux-Herbes, 61 - Tél. 513.07.50
1000 BRUXELLES

Sommaire

<i>La passion du Christ en Brabant,</i> J. de BORCHGRAVE d'ALTENA	101
<i>Les Brabançons de la Montagne Pembina,</i> par J. DELMELLE	129
<i>Wavre,</i> par A. BRION	139
<i>Les Pilonis d'Orp,</i> par J.J.L. VANDER EYKEN-LACROIX.	201
<i>De - ci de - là : La légende de saint Géry</i>	201
<i>Bibliographie</i>	203

Juin 1977

N° 214

Prix : 35 fr.

Le numéro 214 de la revue

« DE BRABANTSE FOLKLORE »

contient les articles suivants :

Het Abdijkasteel van Kortenberg in het nieuwe regime (vervolg en slot) door Henri VANNOPPEN.

Everard T'Serclaes door Maurits THIJS.

Geschied- en Volkskundige Exerpten omtrent het « Vroemoersant » A. G. HOMBLE.

Een merkwaardige tentoonstelling in het Provinciaal Museum, P. Van Humbeeck-Piron te Leuven door J. PEETERS.

LA PASSION DU CHRIST EN BRABANT

PAR LE COMTE

J. de BORCHGRAVE d'ALTENA †

La province du Hainaut possède actuellement un inventaire des œuvres d'art évoquant, sur son territoire, des phases de la Passion du Christ, (1) sujet immense qui intéresse la chrétienté entière et qui ne pourra être traité dans son ensemble que quand des travaux du même genre auront été menés région par région.

Le Hainaut est riche dans le domaine envisagé. Le Brabant ne l'est pas moins; ce que nous tenterons de prouver dans les pages suivantes. En effet notre province, au centre du pays, y sert de catalyseur d'influence venues des diverses parties de la Belgique d'autrefois et d'aujourd'hui.

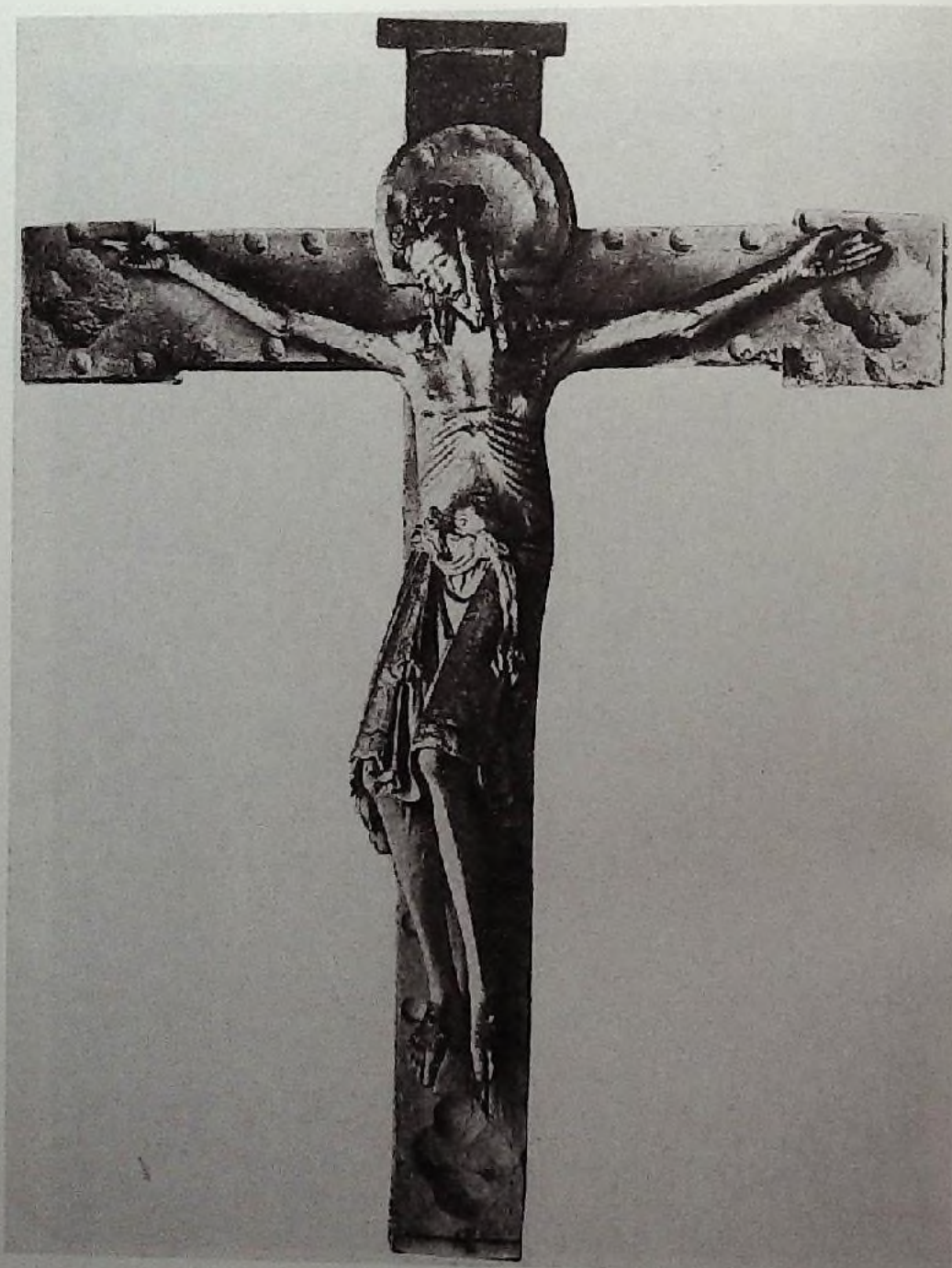
On y entendra les leçons des arts mosan et scaldien; on ne sera pas indifférent à ce qui se crée dans les pays voisins. Une partie du Brabant dépendit longtemps du Diocèse de Liège, qui s'étendit jusqu'aux environs de Herent; le reste releva de l'Archidiocèse de Cambrai marqué par son entourage français, picard et champenois. Le Brabant n'ignorera pas l'art



Christ dit de l'évêque Géro à Cologne.



Christ de St-Léonard à Léau.



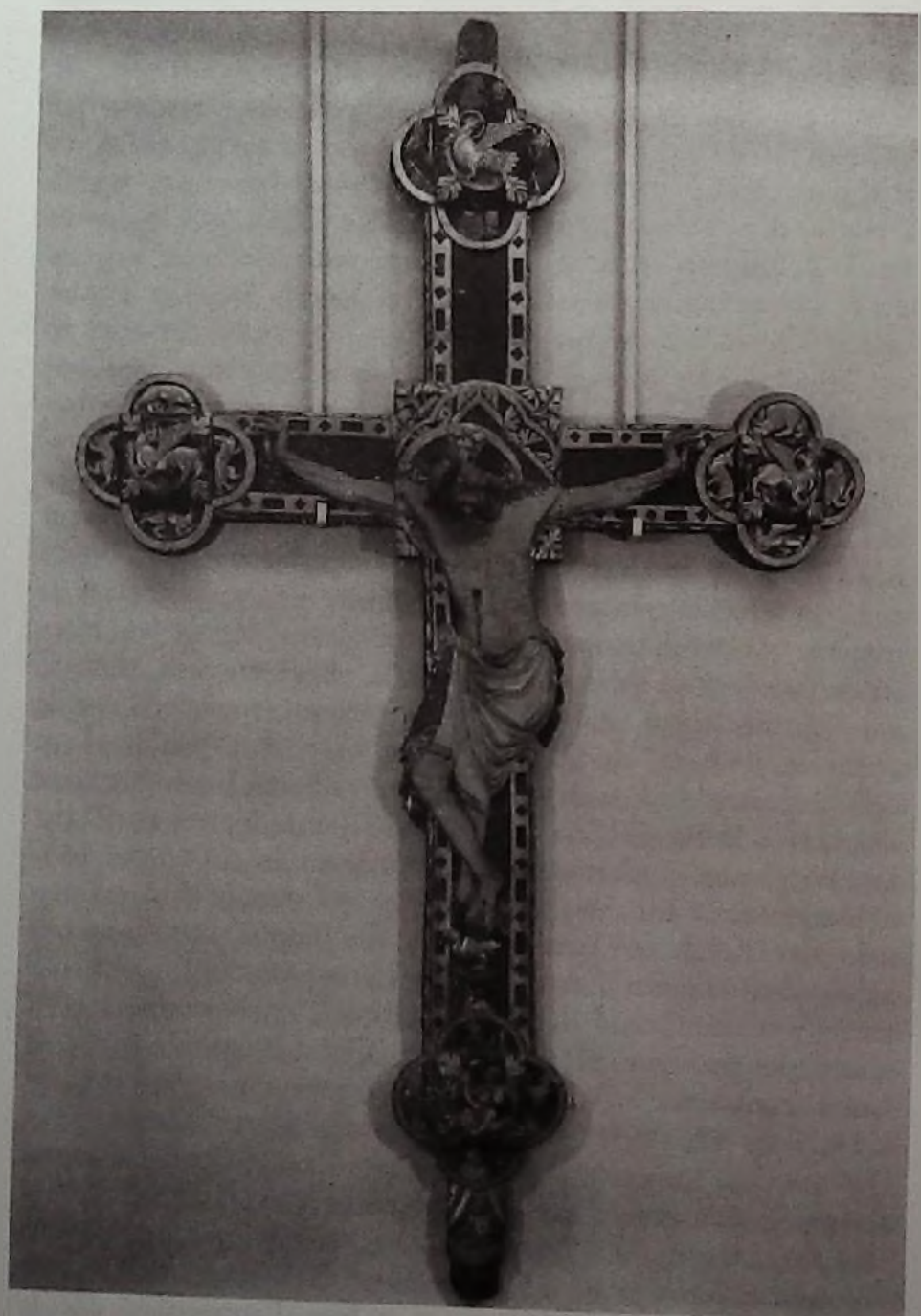
Christ de Forest.



*Christ d'une plaquette en ivoire
conservée à Darmstadt. (A.C.L.)*

tournaisien scaldien et on importera la pierre bleue de là-bas pour des fonts baptismaux (Rotselaer), des chapiteaux (Lombeek-Notre-Dame, château ducal de Tervuren, etc...), des pierres tombales (Anderlecht - Forest - Louvain...). Dans le domaine de la pierre, le Brabant a ses carrières propres, le grès lédien, la pierre de Lincen, celle de Gobertange et d'autres carrières locales, dont il fera usage longtemps pour ses monuments. Aux XVIIe. et XVIIIe. siècles il est client des carriers hennuyers et principalement de ceux d'Arquennes et de Feluy. C'est surtout vrai pour les églises géographiquement proches de ces localités. En réalité le Brabant est terre ouverte. Cela se remarque à chaque pas quand il s'agit du sujet que nous avons choisi, quand nous constatons que le Christ le plus ancien que nous possédons, celui de St-Léonard à Léau, a des traits qui permettent de le rapprocher de celui, dit de l'évêque Géro, conservé à Cologne (2). Il y a d'étonnantes similitudes dans le traitement de la silhouette générale et des détails comme ceux de la chevelure et de l'abdomen. Il ne nous viendra pas à l'idée de placer les deux œuvres sur le même plan, la première n'étant que l'écho de la seconde, inspiratrice d'autres œuvres. Le Christ de Léau doit être du XIe. siècle; il est attaché par quatre clous à la croix, les bras en large arc de cercle, les pieds juxtaposés, le périzonium en forme de jupon laissant les genoux à découvert. Il est certainement plus ancien que ne l'était le Christ de St-Pierre à Louvain (3), dénommé le Krommekruis, dont le corps fut détruit en août 1914, lors du passage des troupes allemandes, œuvre où le Sauveur, attaché par trois clous à la croix, avait le pied droit chevauchant le gauche selon une formule iconographique qui apparaît timidement chez nous, et peut-être fortuitement, dans les fonts de Tirlemont, œuvre gauche de 1149 (4). Le Christ attaché par trois clous à la croix ne sera d'un usage courant qu'au XIIIe. siècle. Avant que ne vienne cette époque, nous aurons en Brabant la Crucifixion de Lennik-Saint-Quentin (5), où le Christ apparaît fixé sur la croix selon la formule ancienne : les bras largement ouverts, les pieds juxtaposés sur le suppédanéum, le corps légèrement affaissé; une œuvre naïve où Jésus est accom-

pagné de la Vierge et de Saint Jean, comme il le sera très souvent dans la suite et dans des Calvaires célèbres pareils à ceux de Wisbeek-lez-Hal, de Wemmel, de St-Pierre à Louvain, de Weert-Saint-Georges. Dans ce petit relief on peut trouver l'annonce du type du Christ de Forest, un des plus beaux en son genre (6), signalé à l'attention des chercheurs par Joseph Destrée, dont on ne dira jamais assez les mérites dans le domaine de l'érudition et de la connaissance profonde basée sur des dons d'observation toujours en éveil. Joseph Destrée pensait que le Christ, attaché par quatre clous à la croix, les bras en arc de cercle, les pieds orteils vers le bras, les côtes marquées, pouvait être mosan car il est fixé sur une croix aux extrémités carrées (7) et parées de quatre lobes en cuvette comme on en trouve dans les ateliers de l'ancien Diocèse de Liège aux temps romans. Le Christ de Forest n'est plus le Sauveur triomphant de la Mort, debout sur le suppédanéum et portant couronne murale comme l'ont figuré divers artistes préromans et romans. Le sculpteur nous présente Jésus mort, les côtes striées soulevées, l'abdomen effacé, la tête fortement penchée sur l'épaule droite, les yeux clos, la chevelure plaquée sur le crâne et tombant en boucles sur le haut des épaules. Tout cela fut enrichi de mèches factices et d'une large couronne d'épines à la fin de l'époque gothique pour donner au Christ une image plus conforme à celles, courantes en ces temps. (8). Ces accessoires ont été enlevés aux temps récents dans les ateliers des A.C.L. (9) et le Christ de Forest nous apparaît aujourd'hui comme il était quand il fut terminé à la fin des temps romans. Quand il s'agit de préciser, on remarquera qu'il ressemble, dans son tracé général au Christ d'une plaquette en ivoire, conservée à Darmstadt et que nous avons fait exposer à Liège en 1951 (10), tout en faisant observer que ce relief situé vers 1170, est plus archaïque que l'image dont nous nous occupons. On trouve, en effet là-bas, le Christ appuyé sur le suppédanéum, qui a disparu à Forest; à Darmstadt il y a plus de vingt différences dans le traitement de la tête, des bras, du torse, du périzonium (11) et on a bien l'impression que le sculpteur du bois n'a jamais vu l'œuvre de l'ivoirier.

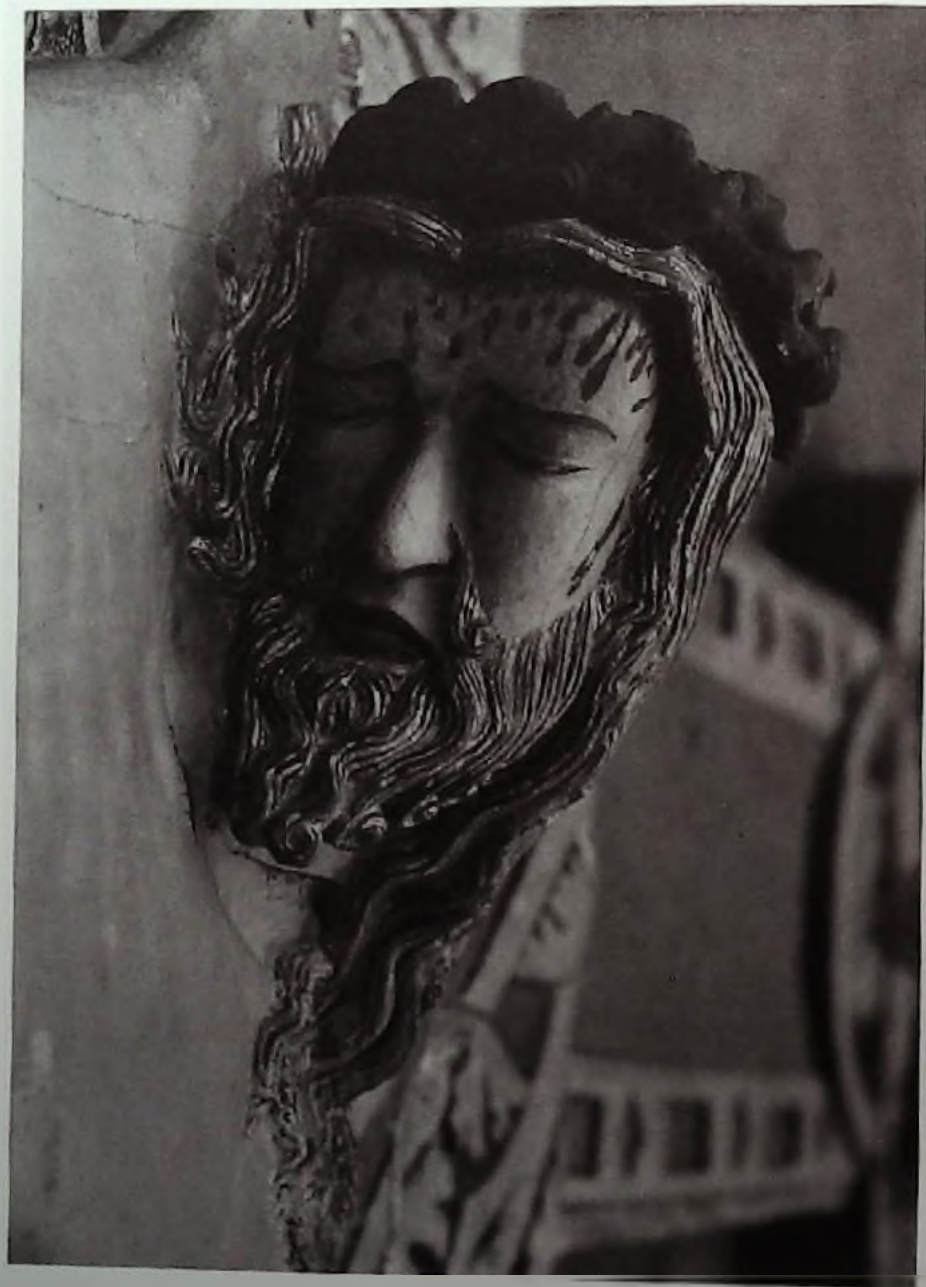


Christ d'Oplinter. (Photo A.C.L.)

Restent à chercher les modèles que l'on veut deviner en étudiant quelques Christs conservés à l'étranger, notamment dans des peintures de manuscrits sans que jusqu'à présent nous ayons pu identifier un de ces Christs tout-à-fait semblable à celui que nous étudions, où nous avons souligné plus d'une fois l'étonnante draperie du périzonium qui fait penser à des œuvres romanes françaises, conservées en Bourgogne ou dans le Sud-Ouest, à Moissac entre autres.

Bien des problèmes se poseront encore ici. Il en est de même à Oplinter où le Christ est attaché à une croix inspirée évidemment des travaux des orfèvres (12) par ses cavités, ses feuillages, ses différents personnages. Le Christ y a les yeux allongés comme on en trouve dans les peintures de l'école siennoise; il est attaché par trois clous à la croix selon une formule qui nous semble venue de France et qui aura la vie longue; ses jambes font un angle aigu à la hauteur des genoux; le pied droit est plaqué sur le gauche. Cette croix était destinée à être suspendue sous un arc triomphal. Elle a deux faces, la seconde d'un relief plus atténué, avec peintures autrefois, où nous avons pu identifier un saint Servais (13) en buste. L'évêque de Tongres, qui transféra son siège épiscopal à Maestricht où il fut inhumé, figure deux fois sur cette croix : mitré et tenant une clé, qui sert à le désigner généralement, ce qui nous a fait écrire qu'il s'agissait d'une œuvre venue de l'Est mosan et d'une cité contrôlée, d'une part par l'évêque de Liège et d'autre part par le Duc de Brabant. Rien n'empêche de penser donc que la croix d'Oplinter provient de Maestricht, ville d'art, riche par ses monuments, ses orfèvres, ses sculpteurs; rivale très souvent de Liège.

Au XIII^e. siècle furent créés en Brabant le Christ de Grez-Doiceau et celui de Wezemaal, le premier (14) portant un périzonium en forme de tunique rabattue aux plis encore romans, le second, comme le Christ d'Oplinter, rattaché déjà à l'art gothique. Il appartient à un Calvaire bien connu de Joseph Destrée et qui a été publié plusieurs fois dans la



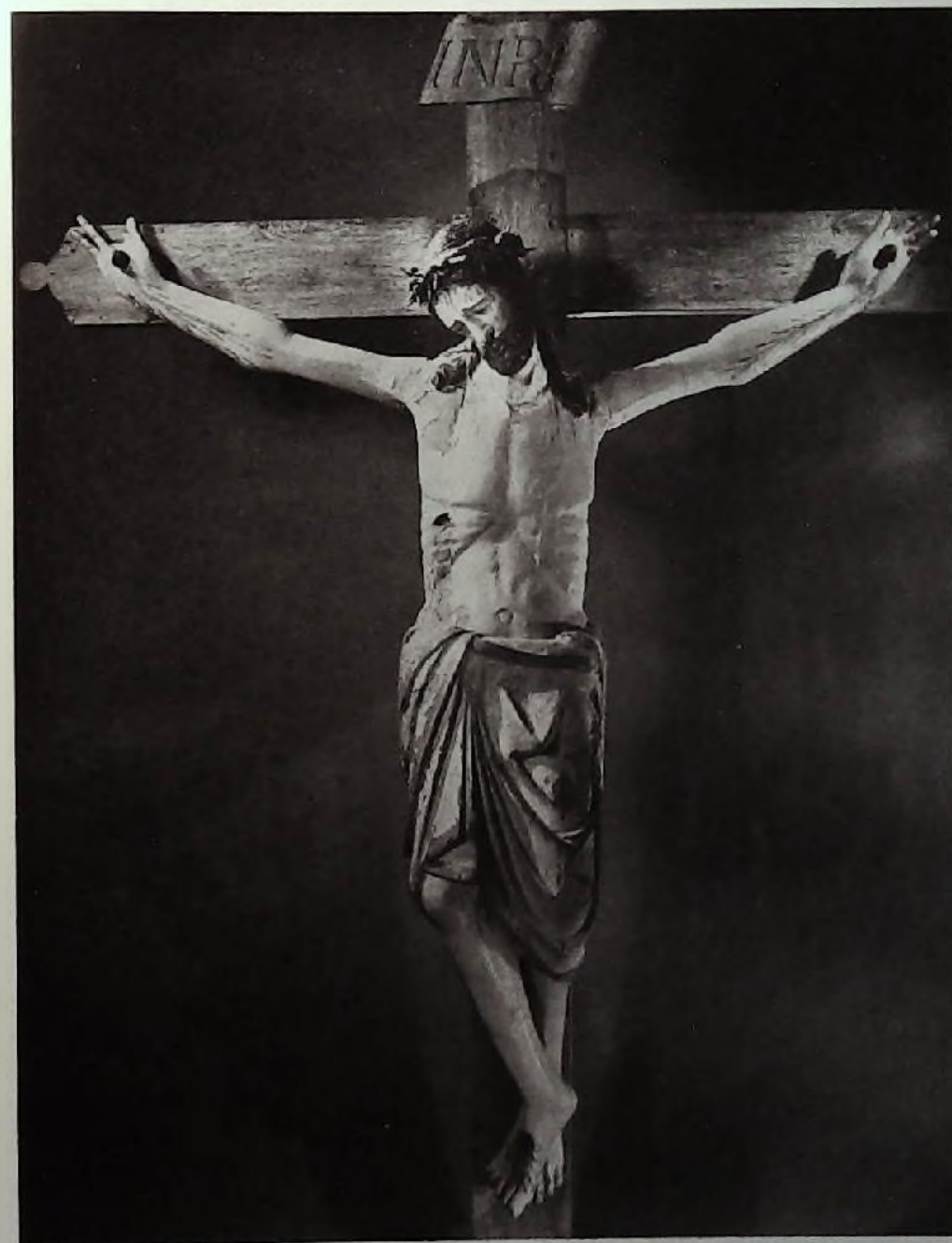
Christ d'Oplinter - détail



Christ d'Oplinter - détail.



Christ de Grez-Doiceau. (Photo A.C.L.)



Christ de Wesemaal. (Photo A.C.L.)



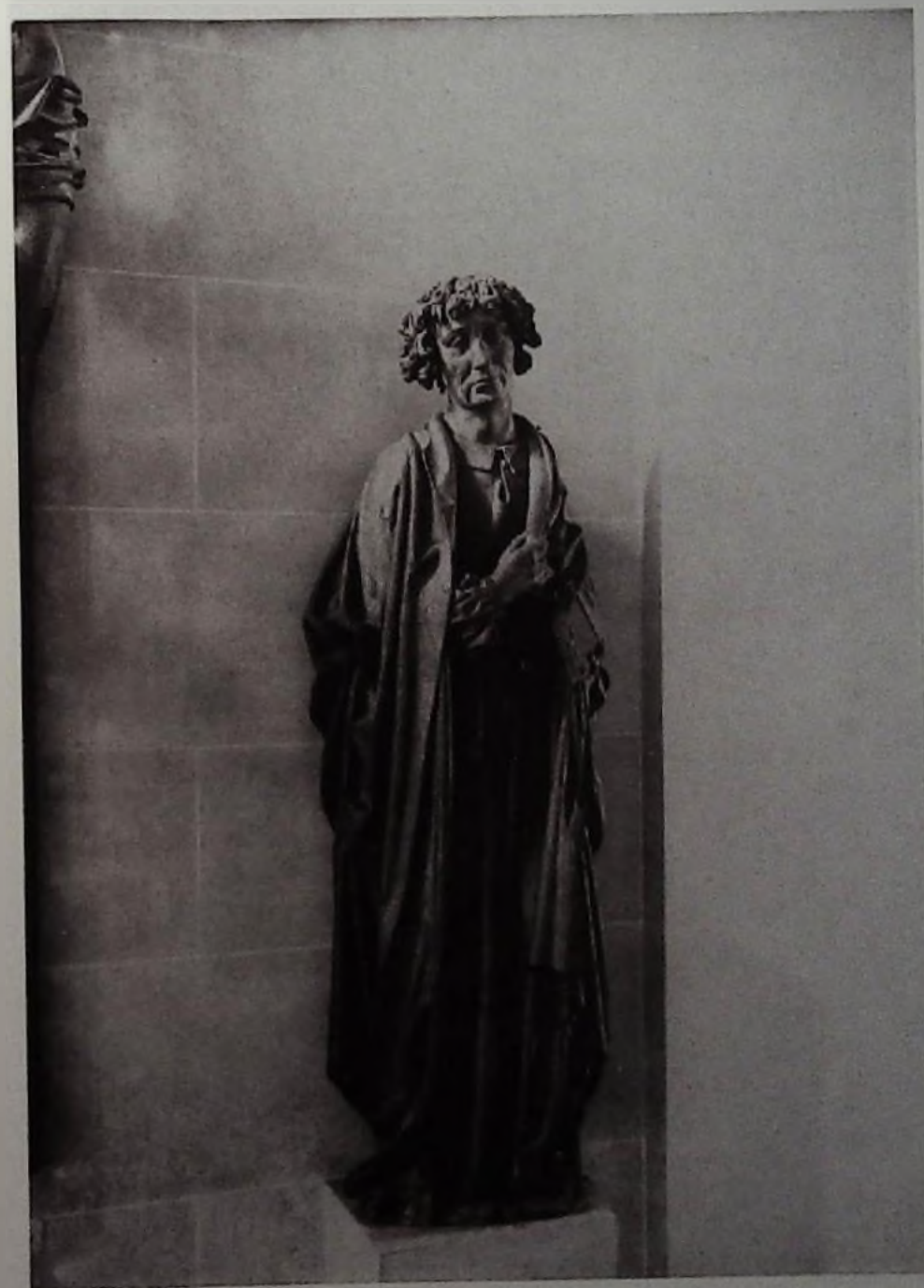
Christ de Wesemaal. (Photo A.C.L.)

suite (15); qui ne méritait pas tous les honneurs qu'on lui fit à Rhin-Meuse, où il n'avait pas sa place ni géographique, Wezemaal étant en plein pays scaldien, ni esthétique, car il n'y a là rien de spécifiquement mosan. On peut se demander si le Calvaire de Wezemaal n'a pas été exposé à Cologne et à Bruxelles tout simplement parce qu'un auteur du catalogue des expositions organisées là-bas en avait fait l'objet d'un de ses travaux.

Comme nous venons de le voir le Christ d'Oplinter (16), par contre, aurait pu être demandé pour Rhin-Meuse, où manqua le Christ de Gossoncourt dont nous avons montré qu'il appartenait à un groupe dont l'origine se trouve en Rhénanie et à Cologne en particulier; un Christ aux plaies atroces, les bras en V aigu, les côtes soulevées et striées devant lequel on pense au Christ de Perpignan (17) longtemps situé au XVI^e siècle et replacé à sa date d'origine, vers 1300, suite à des découvertes de M. Ponsich, qui a retrouvé sur l'œuvre même un parchemin à son sujet. Le Christ de Gossoncourt, exposé à l'extérieur de l'église, a échappé au bombardement de ce village en mai 1940. Il a été décapé depuis, exposé aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire parmi les trésors d'art du Brabant. De la fin du XIV^e siècle est le Christ rustique du Musée de l'Assistance Publique à Bruxelles (18). Il est malheureusement mutilé et répond à une formule plus réaliste par certains côtés et annonce le passage vers l'image du Christ en croix comme la conçoit Jean van Eyck et son école. Ce Christ courtaud, fera place à un autre, tête petite, corps allongé comme les bras et les jambes, que mettra en faveur Roger de le Pasture, le Tournaisien, devenu peintre officiel de la ville de Bruxelles vers 1435 et mort ici en 1464. Nombre de nos sculpteurs de retables principalement, de nos liciers se sont inspirés de son œuvre peinte et nous aurons des Christs comme celui du retable, dit de Claude de Villa, aux Musées royaux d'Art et d'Histoire (19).

A la fin du XVe. siècle l'on créera, en Brabant, des Christs dans la tradition rogeresque, comme celui du chandelier pascal de Léau (1482-1483) (20), puis une série de Calvaires illustres comme ceux de St-Pierre à Louvain, de Ste-Gertrude à Nivelles, aujourd'hui au Louvre, de Wemmel et de Wisbeek. Le Calvaire de Nivelles (21), autrefois le bien de la collégiale vouée à la sainte abbesse a été vendu inopportu-
nément après son passage dans une collection particulière. Il est classé à Paris comme étant représentatif de nos ateliers wallons.

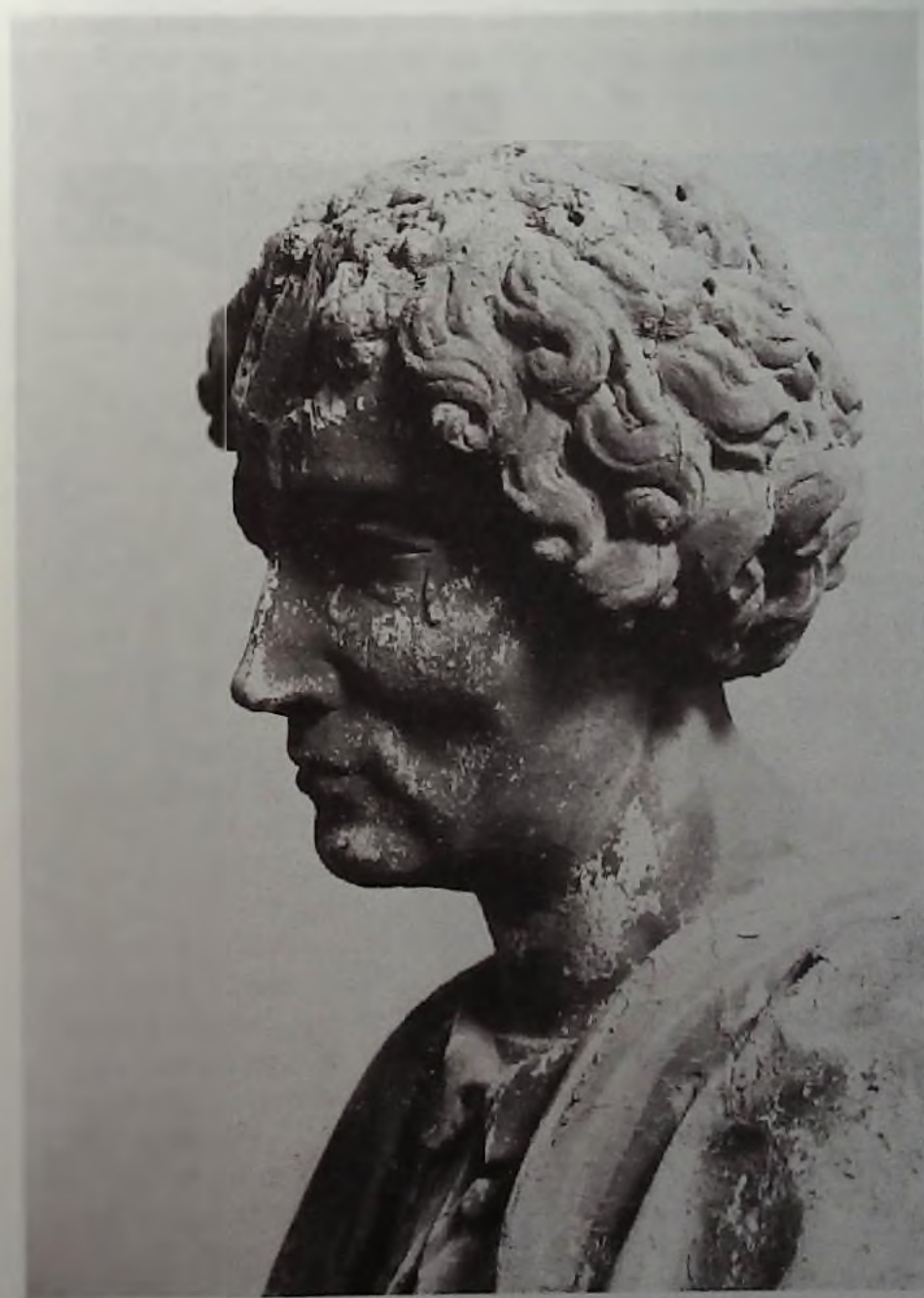
Tout indique qu'il est bruxellois. En effet, comment l'étudier sans penser au Calvaire de Wemmel (22), à celui de Louvain et à d'autres ensembles plus modestes conservés, entre autres, à Weert-Saint-Georges ou à Pellenberg (23). La Vierge de Nivelles a, en guise de mouchoir, un voile abbatial avec résille, très semblable à celui dont est munie la sainte Gertrude d'Etterbeek, une statue incontestablement bruxelloise. Elle est en effet marquée d'un maillet, poinçon de notre capitale. Les Calvaires que nous avons cités présentent des images du Christ très proches de la réalité par leurs proportions, le traitement des visages, du torse, des bras, des jambes. Les images mariales y évoquent le Stabat Mater dans tout ce qu'il a de tragique; Marie y a souvent le visage en partie voilé. On peut y retrouver comme un écho lointain des "pleurants" tassés de Clauss Sluter et de son école. On y identifiera nombre de traits rogeresques. Marie se tiendra courageusement près de son Fils en croix tant qu'il vivra; quand il mourra elle s'évanouira, ce qu'indique l'attitude de la Vierge du Calvaire de Louvain qui détourne la tête et est prête à défaillir comme l'ont représentée de nombreux peintres et des sculpteurs de retables. Les figures de Saint Jean de Calvaire sont souvent moins dramatiques, bien qu'expressives. On se souviendra des images du disciple préféré pleurant, comme celui de Wemmel (24) les joues creusées où ruissellent les larmes. Les Calvaires de St-Pierre à Louvain, de la collégiale Ste-Gertrude à Nivelles, aujourd'hui au Louvre, de Wemmel et de Wiesbeek



Calvaire de Sainte-Gertrude de Nivelles, Saint-Jean (Louvre).



Calvaire de Sainte-Gertrude de Nivelles. Le Christ (Louvre).



*Calvaire de l'Eglise Saint-Servais à Wemmel.
Bois polychrome du XVIe S. - Saint-Jean.*

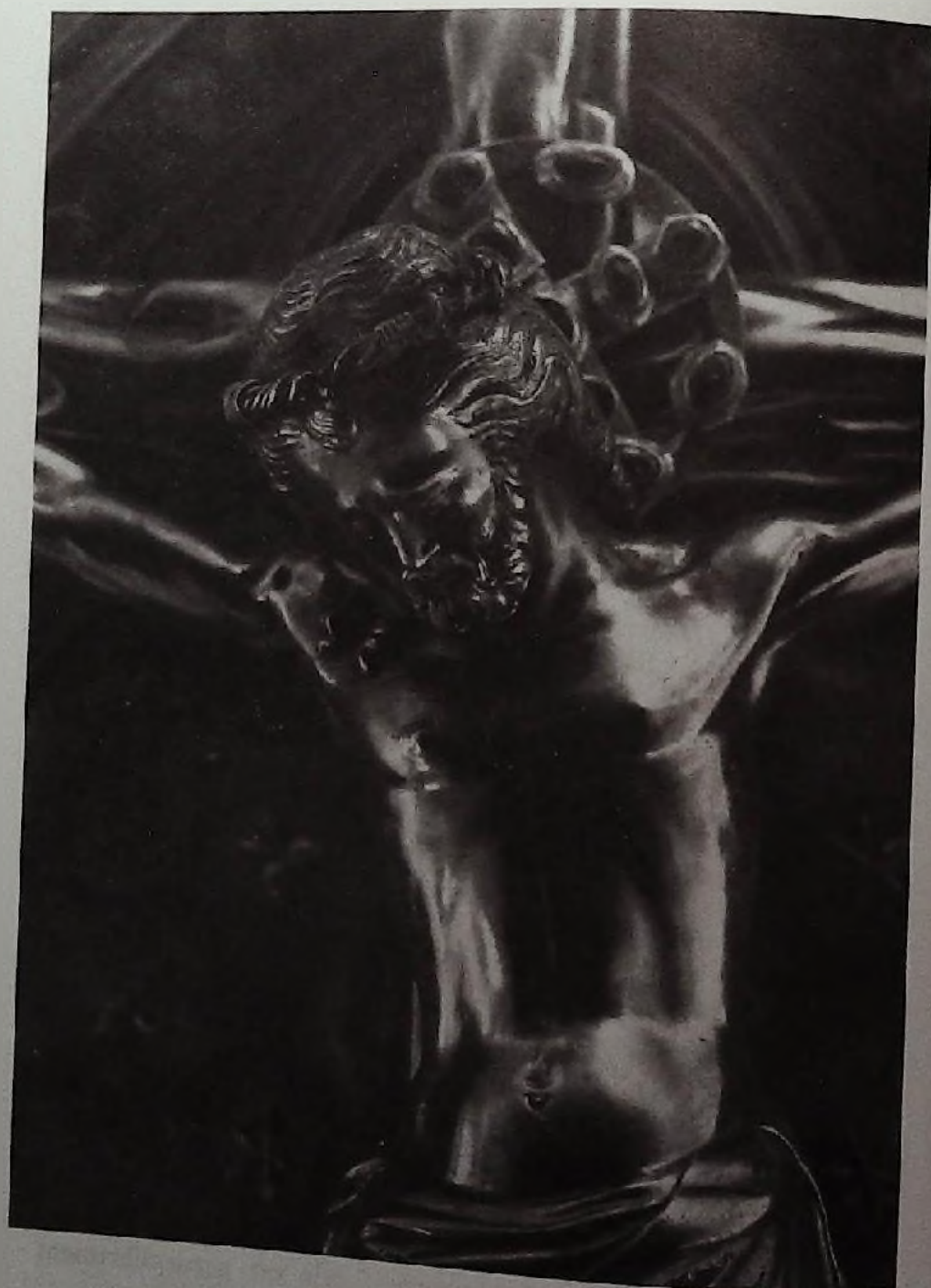


Calvaire de l'Eglise Saint-Servais à Wemmel. - Le Christ.

furent imités. On en trouve l'écho sous l'arc triomphal de l'église d'Alseberg, à Weert-Saint-Georges, à Pellenberg, à Attenrode, à Thielt Saint-Martin et à Hakendover (25) sans oublier le Calvaire de Walhain-Saint-Paul (26) ou celui de Bierges (27) ce dernier, comme l'a fait remarquer M.J.-Cl. Ghislain, présente une Vierge qui procède d'un modèle connu par le créateur du chandelier pascal de Léau, vraisemblablement Jan Borman, l'auteur du retable de Saint Georges, conservé aujourd'hui aux Musées royaux d'Art et d'Histoire.

Le Brabant comme le Hainaut possède un grand nombre de Christs, aujourd'hui isolés et provenant, tout l'indique, de Calvaires démembrés. Ils ont été relégués de l'arc triomphal dans un recoin de l'église, exilés à l'extérieur, parfois sous un mauvais auvent, au chevet du sanctuaire ou dans le cimetière. Nous revoyons en pensée des images de ce genre de Pellenberg, de Kwerps (28), de Nieuwenrode, de Meldert, de Wilsele, de Wersbeek, des Béguinages de Diest et de Louvain telles que nous les avons signalées, exposées aux intempéries avant 1940. Plusieurs de ces images ont été sauvées. Nous avons encore dans les yeux le Christ de Wersbeek pourrissant à l'extérieur de l'église de ce nom. Nous avons reproduit le Christ de St-Jacques à Louvain (29) d'une très grande qualité dans les modelés, comme un autre, de 1500 environ, du Musée de l'Assistance Publique à Bruxelles (30) exposé en 1935 au Heysel; le Christ du Béguinage de Louvain, alors qu'il était toujours à l'extérieur de l'église, dans un entourage pittoresque; le Christ de Ste-Gertrude, qui échappa aux bombardements de mai 1944; plusieurs Christs en croix furent présentés dans des expositions comme celle d'Orp-le-Grand et entre autres une image du Sauveur se rattachant à une série du XIV^e siècle, conservée là-bas à la cure (31).

Figurent dans le catalogue de cet ensemble les Christ de Folx-les-Caves et de Jandrain. Les Calvaires du Brabant furent admirés dans les provinces voisines; cela est particulièrement sensible en Hainaut.



Christ de la chasse de Sainte-Gertrude à Nivelles. (Photo A.C.L.)

Nous renvoyons le lecteur à ce qui en a été publié autre part (32). Plusieurs de ces images semblent provenir d'ateliers bruxellois ou louvanistes. La question se pose pour des sculptures conservées à Quartes, à Anderlues, à Blaton ou quand il s'agit de Vierges au pied du Calvaire de la qualité de celle de Maurage, marquée par l'influence de Roger de le Pasture (van der Weyden). On évoquera également les Vierges dramatiques de Boussoit, de Wannebecq, de Roussu (33).

L'influence brabançonne s'étendit jusqu'au Limbourg; elle se décèle dans les Christs de Helchteren (34) et de Kermt (35). On la retrouve en Hesbaye, à Fize-le-Marsal (36) puis dans le Val de la Meuse entre Liège et Huy, à Chocquier (37) et à Ampsin (38). En Condroz, à Saint-Severin, dans le pays de Stavelot ou dans le Namurois, à Scy (39), à Lesves, à Dave, à Leignon, dans le Luxembourg où il y a des ateliers comme celui du maître de Waha, qui s'inspirent de ce qui a été réalisé au centre du pays avec plus de bonne volonté que d'adresse. Les ateliers brabançons proprement dit, et d'autres dans leur sillage subissent, à l'Est, la concurrence d'officines allemandes. On s'en rend particulièrement compte dans l'ancien Diocèse de Liège et principalement dans la Campine limbourgeoise, à Exel, Ellicom et environs; puis même dans la Cité Ardente (un Christ du cloître de St-Paul).

Quant aux influences venues de Flandre, elles sont en grande partie incontrôlables du fait des destructions barbares et systématiques dues aux iconoclastes et aux calvinistes, qui ont fait disparaître au XVI^e siècle la plupart des témoins qui auraient pu servir pour des comparaisons et des rapprochements. Ce qui subsiste ci et là à Bruges, à Gand, à Courtrai, à Audenaerde, à Furnes permet de penser que les ateliers de Bruxelles et d'Anvers y eurent une clientèle, des imitateurs, des rivaux.

Lors du démembrement des divers Calvaires, comme nous venons de le voir, des Christs à l'honneur sous l'arc triomphal furent relégués même parfois à l'extérieur de l'église. Les

Vierges et Saint Jean accompagnant cette image eurent un sort divers; nous en avons retrouvé dans des sacristies et des débarras, comme à St-Quentin, à Louvain (40) où furent transformées, comme on le constate à Tremeloo (41), en Vierge de Douleurs par l'adjonction de glaives (simples ou multiples). La Maison Communale de Hoegaarde abrita une image saisissante de Marie affligée (42).



(1) Comte J. de Borchgrave d'Altena et Josée Mambour :

- « La Passion dans la Sculpture en Hainaut, de 1400 à 1700 ». 1re partie : janvier 1971 — les sujets antérieurs à la Crucifixion : Jésus au Jardin des Oliviers, Portement de Croix, le Christ assis au Calvaire.... 2eme partie : décembre 1972 : le Golgotha. 3eme partie : août 1974 : Vierges de Pitié et Mises au Tombeau. Edition de la Fédération du Tourisme de la Province du Hainaut. Mons.
- Catalogue : La Passion du Christ en Hainaut. Mons. 1974.

(2) Reiner Hausscherr :

- « L'Art en Belgique » sous la direction de Paul Fierens. Bruxelles. La Renaissance du Livre. « Die Skulptur des Frühen und Oben Mittelalters am Rhein und Maas. » Rhein und Maas 2. » p. 288. voir surtout, en ce qui concerne le Christ, dit de l'évêque Gero, Anton Legner : « Bildkunst der annozeit » dans Monumenta Annonis, Cologne. Musée Schnütgen. 1975. pp. 133 à 146. Nombreuses figures.

(3) — Plusieurs fois étudié par Joseph Destrec :

- et le chanoine Steppe : « Het Vroegere » Krom Kruis » van de St. Pitskerk te Leuven ». Annales du XXXVIe. Congrès de la Fédération Archéologique et Historique de Belgique. Gand. 1955.
- Dernièrement par R. Didier dans « Rhein und Maas » 2. Cologne. 1973. fig. pp. 408 et 409, où il est indiqué qu'il s'agit d'un Christ mosan et du XIe. siècle, ce qui est impossible, aucun Christ de ce temps, attaché par trois clous à la croix n'étant connu. (?)

(4) Comte J. de Borchgrave d'Altena :

- « Des Caractères de la Sculpture Brabançonne vers 1500 ». Extrait des Annales de la Sté. Ric. d'Archéologie de Bruxelles. 1934. Léau. Peeters. fig. 1.
- « La Passion du Christ dans la Sculpture en Belgique, du XIe. siècle au XVIe siècle ». Bruxelles. Editions du Cercle d'Art. 1946. p. 20.

(6) — Des Caractères de la Sculpture Brabançonne vers 1500 ». 1934. fig. 5 et description page 16.

- La Passion du Christ dans la Sculpture en Belgique. op. cit. page 18. Texte page 22. (1946)

Catalogue « Cinq siècles d'Art » Mémorial de l'exposition. Bruxelles. 1935. II. planche CLXXIII, N° du catalogue 1581.

Voir également Sander Pieron « Histoire de la Forêt de Soignes, planches en couleur.

« Notes pr. Servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant ». 1947. p. 92.

Catalogue de l'exposition : « Trésors d'Art du Brabant ». Bruxelles. M.R.A.H. juin-juillet. 1954 n° 132 du catalogue. pl. XXXIII.

R. Didier : La Sculpture Mosane du XIe. au milieu du XIIIe siècle. « Rhein und Maas ». 2. Cologne. Schnütgen Museum. 1973. fig. 10. p. 412. p. 413 du même ouvrage, cet auteur prétend que le Christ

de Forest n'a pas encore été intégré dans l'art mosan, ce qui est contraire à tout ce qu'en a écrit Joseph Destree à ce que nous en avons dit. Il ne peut être de 1160 quand on le compare à des miniatures comme la Crucifixion du psautier de Robert Lindesey, abbé de Peterborough (1214-1222) « English illuminated manuscripts 700-1500 » Bruxelles, 1973, n° 44, pl. 24, un peu plus évoluée que lui.

- (7) Les extrémités carrées pour les croix d'autels et de procession sont fréquemment en usage au XII^e. siècle; elles succèdent à des formes allant de la croix pattée à celles aux bras terminés par des talons ou des rectangles étroits, comme on en voit aux trésors d'Essen et d'Aix-la-Chapelle. Les extrémités carrées caractérisent la croix du Sacre des Empereurs, conservée à Vienne. On en peut étudier de ce genre chez nous, entre autres, à Solières et aux Musées royaux d'Art et d'Histoire, à Bruxelles; à Liège aux Musées Diocésain et Curtius.
- (8) « Des Caractères de la Sculpture Brabançonne... et autres références. » « La Passion dans la Sculpture en Hainaut... 1^{ère} partie: les Christs assis au Calvaire et ceux portant la croix. 2^{ème} partie: de très nombreux Christs en croix de la fin de l'époque gothique.
- (9) Agnès Ballestrem et Martine Puissant. « La Croix triomphale de l'Eglise St-Denis à Forest » — Essai d'identification, examen et traitement. Bulletin de l'Institut Royal du Patrimoine Artistique XIII 1971-72, pp. 52 à 77.
Etude qui ne comporte pas de solutions définitives et nouvelles à consulter dans le domaine technique. Bibliographie très incomplète.
- (10) « Art Mosan » Liège, 1951, n° 416.
« Rhin et Meuse » Art et Civilisation 800-1400. Cologne — Bruxelles, 1972, p. 289.
- (11) Voyez en particulier les différences notables dans le rendu de la chevelure, dans le visage, dans le modelé des bras; à Darmstadt, d'un modelé mou, à Forest, longs et maigres; du torse; des genoux, de l'arête des jambes, etc...
- (12) Bulletin de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, 1933, pages 73 à 77, fig. 1 et 2, où il est rappelé qu'il figura à Malines en 1864 et à Bruxelles en 1888. James Weale le décrivit, Gustave Vermeersch, le curé Hets, le chanoine Reusens et Joseph Destree s'en occupèrent utilement, comme dans la suite.
Voir également: « Trésors d'Art du Brabant », 1954.
- (13) Bulletin de la Sté. Rle. d'Archéologie de Bruxelles, 1933. — Notre étude fig. 3, et 4.
- (14) « Trésors d'Art du Brabant » 1954.
- (15) « Des Caractères de la Sculpture Brabançonne vers 1500, fig. 19 bis » Notes pr. Servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant Arrondissement de Louvain, 1940, p. 264.
R. Dider « Rhin-Meuse » 1. Cologne-Bruxelles, 1972, pp. 332-333 (L. 7)

- (16) Imago Christi. Catalogue 55, fig. 44: le Christ, dit de la voix hongroise — environ 1310-1320, rhénan, conservé à Andernach dans l'église Notre-Dame.
Trésors d'Art du Brabant », 1934, n° 135.
La Passion dans la Sculpture en Belgique, du XI^e. au XVI^e. siècle, op. cit. p. 22, fig. 8 et page 24.
Notes pr. Servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant. Arrondissement de Louvain, 1940, p. 218, où il est rappelé le Christ d'Andernach et celui de Kendenich (F. Witte « Tausend Jahre Deutscher Kunst am Rhein, pl. 116) et Lutghen: Die Nieder-Rheinische Plastik von der Gotik bis zur Renaissance, pl. VIII.
- (17) Le Dévôt Christ de la cathédrale St-Jean de Perpignan. Paris. Editions O.E.T. s/d. Préface de Paul Deschamps.
« La Passion du Christ dans la Sculpture en Belgique », op. cit. fig. 34 p. 77 et page 24.
Bulletin de la Sté. Rle. d'Archéologie de Bruxelles, 1935, p. 178: « Un Christ gothique de l'Hôpital Saint-Jean à Bruxelles », et 179.
- (19) Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire ou encore le Christ du Musée de l'Assistance Publique à Bruxelles, exposé à Bruxelles en 1935 (Cinq Siècles d'Art, II pl. CL-XXVI n° 1582 du catalogue).
- (20) « Notes pr. Servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant », Arrondissement de Louvain, 1940, p. 243-244.
« Des Caractères de la Sculpture Brabançonne, fig. 34 p. 205.
A. de Terwagne « Le Chandelier Pascal du sculpteur Renier van Tienen », Léau, (Le Folklore Brabançon, 1924, pp. 128 et 153).
- (21) Pradel (Pierre): La Sculpture belge de la fin du moyen âge au Musée du Louvre. Edition du Cercle d'Art, 1947, pl. III à VII.
- (22) Trésors d'Art du Brabant, n° 141 du catalogue, pl. XL1.
- (23) Comte J. de B.: A propos des Sculptures conservées à Pellenberg. Bulletin de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, 1937.
J. Crab: Aspecten van de Laatgotiek in Brabant, 1971, pp. 407-408 avec bibliographie.
- (24) Trésors d'Art du Brabant, n° 141 du catalogue, pl. XL1.
- (25) Notes pr. Servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant. Arrondissement de Nivelles, II, p. 140.
- (27) Trésors d'Art du Doyenné de Tubize, p. 19.
- (28) Notes pour Servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant. Arrondissement de Louvain, 1940, pl. 32.
- (29) Notes pour Servir... Arrondissement de Louvain, 1940, pl. 100.
- (30) « Cinq Siècles d'Art », Mémorial de l'exposition de Bruxelles 1935.
- (31) « Le Folklore Brabançon », Mars 1973 n° 197 p. 39.
- (32) La Passion dans la Sculpture en Hainaut.
- (33) La Passion dans la Sculpture en Hainaut pp. 17 et 18.

34 et 35 Notes pour Servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Limbourg fig. 38 et 42.

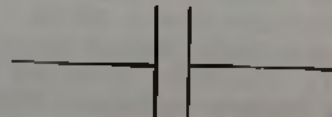
(36) Sculptures conservées au Pays Mosan. Verviers. Leens. 1926. fig. 76.
(37 et 38) Trésors d'Art de la Hesbaye Liégeoise et ses abords. 1972. pp. 55 - 69 et suivantes.

(39) « Quelques Eglises des environs de Ciney. 1972. texte p. 2 et planche à la suite de la page 10.

(40) Trésors d'Art du Brabant n° 145 du catalogue pl. XLII - XLIII.

(41) Notes pour Servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant. Arrondissement de Louvain 1940 pl. 177 et page 37.

(42) Notes pour Servir. Arrondissement de Louvain planche 43 et page 12.



LES BRABANÇONS

DE LA

MONTAGNE PEMBINA

(MANITOBA/CANADA)

J. DELMELLE

Les circonstances de l'implantation de colons originaires de notre pays dans certaines villes ou régions des Etats-Unis d'Amérique sont relativement bien connues.

Au sujet de l'installation de nombreuses familles de la Hesbaye brabançonne — et namuroise — dans le Wisconsin, plusieurs substantielles études ont été publiées par Antoine De Smet. D'autres chercheurs se sont intéressés à ces " cousins d'Amérique " et, à l'initiative du quotidien namurois VERS L'AVENIR — fort répandu en Brabant wallon, jusqu'à Wavre et Ottignies — des contacts ont été établis avec ces " exilés " et des " retrouvailles " ont été organisées à l'intervention d'une association créée à l'effet de consolider les liens noués de la sorte : WALLONIE-WISCONSIN.

Si l'on est informé de manière satisfaisante à propos de l'établissement des Belges aux Etats-Unis, on dispose assurément de beaucoup moins de renseignements quant à l'enracine-

ment, au Canada, de familles issues de nos provinces, dont celle du Brabant.

Il y a plus de trois lustres, un de nos correspondants de Thionville attirait notre attention sur l'œuvre d'une institutrice du Manitoba : Marie-Anna-A. Roy. Celle-ci, d'origine normande, avait publié, peu de temps auparavant, deux romans partiellement autobiographiques : *LE PAIN DE CHEZ NOUS* et *VALCOURT*, sortis aux éditions de L'ECLAIREUR à Beauceville.

L'action de ces romans s'inscrivait dans un cadre géographique : le Manitoba, où se rencontrent deux ethnies : la française et l'anglaise, fort imperméables et même hostiles l'une à l'autre. Cette région, où l'on parle — entre soi — un dialecte influencé tout à la fois par le français et l'anglo-saxon, est celle des pionniers de l'intérieur.

Grâce à notre correspondant de Thionville, nous sommes entrés en relations épistolaires avec M.-A.-A. Roy. Depuis lors, abandonnant — provisoirement ? — le genre romanesque, elle a fait paraître deux ouvrages de caractère historique et anecdotique particulièrement précieux : *LA MONTAGNE PEMBINA AU TEMPS DES COLONS* (Canadian Publishers Ltd, Winnipeg, 1970) et *LES VISAGES DU VIEUX SAINT-BONIFACE* (Chez l'Auteur, 1970). Ceux-ci — le premier surtout — contiennent quantité de données susceptibles d'intéresser, croyons-nous, les lecteurs de la présente publication.

OU SE SITUE LA MONTAGNE PEMBINA ?

Sur la carte, la Montagne Pembina chevauche la frontière des Etats-Unis, touchant de son éperon le Dakota du Nord. " C'est, nous apprend M.-A.-A. Roy, un plateau ou, tout au plus, une plaine ondulée aux rebords échancrés avec une pente prononcée du côté du palier inférieur, c'est-à-dire à l'est. La rivière Pembina qui la traverse en partie lui a donné son nom. Le mot



Bruxelles - Manitoba, deuxième église, 1906.

" *pembina* " est dérivé de deux mots indiens : *nepin* et *minan* — *baie d'été*. C'est une baie rouge au goût acide qui croît en abondance dans la région et qui donne une gelée appétissante fort appréciée des ménagères... " Prolongée par la Montagne du Tigre à l'Ouest, en direction du Saskatchewan, la Montagne Pembina domine, à l'Est, la vaste dépression occupée par la Rivière Rouge, ou Red River, et ses affluents dont l'un est appelé la Seine. Après avoir arrosé Winnipeg, la Rivière Rouge va se jeter, au Nord, dans un immense lac. Le sol de la Montagne Pembina est très fertile, bien irrigué, et convient particulièrement bien pour les cultures de céréales.

Occupé à l'origine par les Indiens " Assiniboines ", ce secteur de la terre canadienne a été traversé, en octobre 1738, par l'explorateur français La Vérendrye. Dès la fin du XVIII^e siècle, les incursions des Européens s'y multiplièrent : chasseurs de fourrures, traiteurs et missionnaires. Puis, peu à peu, des hommes blancs — Français et Anglais — s'installèrent dans la région. En 1870, la population totale du Manitoba ne s'éle-

vait encore qu'à environ 12.000 âmes. A cette époque, la langue française était parlée par quelque 60 % de cet ensemble associant blancs, Indiens et métis.

Après 1870, la situation évolue rapidement. En 1871, les arpenteurs entrent en action. Ils jalonnent et partagent tout le territoire du Manitoba en cantons subdivisés en sections et quarts de sections. Dès que l'opération est terminée, en 1876, quantité d'immigrants, venant pour la plupart de l'Ontario, arrivent et s'établissent sur les terres pouvant être acquises à des conditions extrêmement avantageuses. Cet afflux met en danger la position des premiers occupants, dont beaucoup sont de langue française et de religion catholique, qui ne tardent pas à réagir. Ils fondent une société de colonisation qui ouvre des agences à Saint-Boniface d'abord, à Montréal ensuite. Le but poursuivi est d'inciter les colons de langue française et de religion catholique des autres parties du Canada, voire des Etats-Unis, à s'établir dans le Manitoba afin de rétablir une supériorité numérique gravement compromise.

Grâce aux efforts de la société de colonisation et de diverses personnes : prêtres, avocats, médecins, la région voit affluer dès 1877 et, surtout, à partir de 1878, année de l'établissement d'une ligne de chemin de fer, de nombreuses familles parlant le français — mais non pas nécessairement françaises, comme nous le verrons ! — et pratiquant la religion catholique. Se fondent alors plusieurs dizaines de paroisses très vivantes, dont celles de Saint-Alphonse en 1883 — où les Belges d'origine flamande sont en majorité — et de Bruxelles en 1892.

A SAINT-ALPHONSE

Saint-Alphonse a été fondé, sur la Montagne du Tigre — prolongement de la Montagne de Pembina — par des pionniers venus du Québec en 1882. Ils furent rejoints en 1883 et 1884 par d'autres colons désireux de prendre avantageusement possession des "homesteads". En 1897, la population de Saint-

Alphonse comprend dix ou vingt familles flamandes. A la demande de celles-ci, un curé flamand : Gustave Willems, est nommé curé de la paroisse, tandis que deux autres Flamands : Louis Worms et son épouse, sont appelés à diriger l'école catholique.

Parmi tous les Flamands — parlant français ! — de Saint-Alphonse se trouvent, vers 1900, plusieurs Brabançons dont un certain François Roelandt, né à Everberg (Cortenbergh) le 19 mai 1855.

Arrivé à Saint-Alphonse sans un sou, il avait défriché son "homestead" à la sueur de son front et était parvenu, en quelques années, à acquérir fortune et considération. "C'était, fait observer M.-A.-A. Roy, un travailleur acharné qui ne reculait jamais devant les plus dures besognes. Epuisé par son travail opiniâtre, il vit venir la mort avec calme, le 30 juillet 1927. Les funérailles de M. Roelandt eurent lieu le 1er août..."

A BRUXELLES

Plus d'une localité du Canada porte un nom brabançon. C'est ainsi que trois villes et trois villages de là-bas s'appellent Waterloo et qu'une paroisse du Manitoba, située dans l'aire de la Montagne Pembina, a été baptisée Bruxelles.

Bruxelles-Manitoba doit sa fondation à 24 colons d'origine belge guidés par l'abbé Gustave Willems — dont il a déjà été question — et par un journaliste bruxellois : Louis Hacault.

Parlons d'abord de ce dernier, véritable "parrain" de Bruxelles-Manitoba.

Né à Saint-Josse-ten-Noode le 21 décembre 1844 de père et mère wallons, Louis Hacault, après avoir abandonné ses études de Droit entreprises à Louvain, s'était lancé dans la politique et était entré à la rédaction du COURRIER DE BRUXELLES. Il devait s'élever avec force contre les projets du Ministre Van Humbeek et publier un virulent pamphlet

ayant provoqué un revirement de l'opinion publique et la chute du Gouvernement.

En 1889, Louis Hacault, victime d'une dépression nerveuse, allait prendre, d'ordre de la Faculté, un repos d'une année. Son journal s'offrit à lui payer un voyage au Canada. Ayant franchi l'Atlantique, notre journaliste passa là-bas une bonne partie des années 1890 et 1891, visitant notamment le Manitoba... et décidant d'y revenir bientôt, si sa santé le lui permettait. En 1892, il réalisa son dessein, arriva à Bruxelles avec sa famille et se mit à cultiver le sol avec l'aide de sa femme et des plus âgés de leurs 7 enfants. M.-A.-A. Roy fait remarquer : *" Ses succès comme fermier furent médiocres; mais la vie au grand air de la Montagne du Tigre (Bruxelles est voisin de Saint-Alphonse) lui rendit en partie sa vigueur intellectuelle. A la demande de Monseigneur Langevin (évêque du diocèse de Saint-Boniface, dont font partie les paroisses de la Montagne Pembina), il se remit à écrire et envoya des chroniques au journal le MANITOBA et à d'autres périodiques. Peu à peu, il reprit la lutte sans merci contre la franc-maçonnerie et démontra, avec preuves à l'appui, que la secte infernale est au fond de tous les complots ourdis contre l'Eglise du Christ ! Monsieur Louis Hacault fut frappé d'une congestion cérébrale alors qu'il prononçait un discours en faveur d'une œuvre paroissiale. Une double pneumonie se déclara et hâta sa mort. Il mourut dans la soirée du 28 juillet 1921, entouré de ses enfants et muni des secours de la religion. Il était âgé de 78 ans, ayant vécu près de 30 ans à Bruxelles, Manitoba. Les obsèques de Monsieur Louis Hacault eurent lieu le surlendemain, le 30 juillet. L'église pouvait à peine contenir tous les assistants..."* Née Léontine Tilmont, son épouse devait lui survivre et passer de l'autre côté des apparences le 7 juillet 1925, à l'âge de 67 ans.

Vers 1910, les Belges de Bruxelles-Manitoba étaient à peu près au nombre de 200, fermiers en majorité. La plupart de nos provinces étaient représentées. Il y avait là des Luxembourgeois, dont Alphonse Baccus — de Grandmenil (près d'Erezée) — et sa femme Mathilde Sauvelet — native d'Ha-

lanzy — avec leurs 14 enfants, et des Limbourgeois, comme le curé Hubert Heynen, l'un des successeurs de l'abbé Gustave Willems, curé de Bruxelles avant d'être transféré à Saint-Alphonse, et d'autres Flamands (nommés Steyaert, De Veuster, etc.) ou Wallons (appelés Poncelet, Leroy, Arnoult, Barbier, Martin, Fifi, Mathot, etc.) dont quelques Brabançons comme Ange De Pape, Emile Nerinckx, le Docteur Alphonse Verwilghen, sans compter plusieurs religieuses ursulines en provenance de Tildonk.

Ange De Pape avait vu le jour à Lembeek, près de Hal, et était arrivé à Bruxelles-Manitoba en 1893 avec sa femme et leurs enfants : 4 filles et 3 garçons. Il devait terminer ses jours à Saint-Alphonse le 15 février 1914, à l'âge de 80 ans, après une longue et pénible maladie. Lui aussi avait défriché son " home-stead " avec une courageuse ténacité. Un de ses petits-fils est actuellement médecin.

Emile Nerinckx, arrivé à Bruxelles-Manitoba en 1892, provenait de Bruxelles-Belgique. Il devait mourir peu d'années après son installation au Canada. Sa veuve, née Louise Coupez, qui était d'origine wallonne, offrit ses services au curé Heynen qui la chargea de l'entretien de l'église et, comme elle était excellente musicienne, de la direction de la chorale qu'elle pouvait accompagner à l'harmonium. Elle est décédée le 11 juin 1949 à l'âge de 91 ans.

Quant au Docteur Alphonse Verwilghen, de Louvain, il était arrivé à Bruxelles-Manitoba en août 1895. Après avoir pratiqué pendant quelques années dans cette localité, où il s'était fait construire une petite maison, il devait déménager, s'établir à Cypress River puis à Mariapolis où, ayant été abandonné par son épouse, il devint morphinomane et mourut le 17 avril 1919.

Pendant longtemps, les Belgo-Canadiens de Bruxelles-Manitoba, Flamands et Wallons, allaient conserver, vivace, le souvenir de la terre d'origine et célébrer la Fête nationale du 21 juillet. A l'occasion d'un des anniversaires de l'indépendance



WAVRE

par A. BRION

LA RUE DE NAMUR VERS 1912-1914

*Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance
O mon pays, sois mes amours
toujours !*

(Chateaubriand)



Ayant habité la rue de Namur à Wavre de 1900 à 1927 et bien qu'ayant quitté la ville depuis plus de quarante ans, j'ai conservé bonne mémoire de mon séjour dans ce quartier populaire et c'est avec facilité que j'ai pu rassembler mes souvenirs de jeunesse. Aussi, est-ce avec plaisir que je me propose d'évoquer dans les lignes qui vont suivre la physionomie du quartier, les noms de ses habitants, leurs sobriquets ainsi que certaines anecdotes qui se rattachent aux personnes et au lieu.

I — LE SITE

La rue de Namur fut depuis le Moyen Age jusque vers 1935 le grand chemin ou route de Namur. C'est par là que passait tout le trafic des voyageurs et des marchandises. Ce

grand chemin venait du pont du Christ, longeait la place Alphonse Bosch du côté ouest, suivait la rue actuelle de Namur, puis empruntait le tracé de la rue du Fond des Mays et de la rue Barrière Moye jusqu'à son débouché dans la chaussée de Namur. A hauteur de la rue du Fond des Mays se dressaient une chapelle et le pilori avec les armes du seigneur où l'on exposait les mauvais sujets. Une pierre sculptée en bas relief, encastrée dans la façade de la cabine électrique actuelle, en conserve le souvenir.

A cet endroit se trouvait la barrière du Sablon où se percevait le droit de chaussage sur les chevaux et chariots chargés de marchandises. De cet endroit partait le chemin vers Dion-le-Mont et Bonlez.

En 1774, la ville de Wavre, en vertu d'un octroi de 1772, fit construire un bout de chaussée, bordé d'arbres, depuis le haut du Sablon jusqu'à la ferme de Lauzelle. Les travaux durèrent jusqu'en 1783. C'est alors que la chaussée fut déplacée un peu plus haut que la rue du Fond des Mays et devint rectiligne (1). La rue de Namur fait partie d'un quartier plus vaste, appelé jusque dans la première moitié du XVe siècle "En le Val" ou "En le Vaul" (2).

La première mention du Sablon date de 1442 : *un cortil gisant en Savelon* (3). Dans un censier de 1531, il est écrit : une maison au Sablon que l'on dit en le Vaul et, à un autre endroit, une maison en le Vaulx dit au Sauvelon (4). Ce quartier englobait la place Alphonse Bosch et ses abords, l'ancienne place d'Armes, la rue de Namur, la rue Sainte-Reine, la rue Joseph Wauters, la ruelle des Scailteux et les alentours du carrefour formé par la chaussée de Namur et la chaussée de Huy.

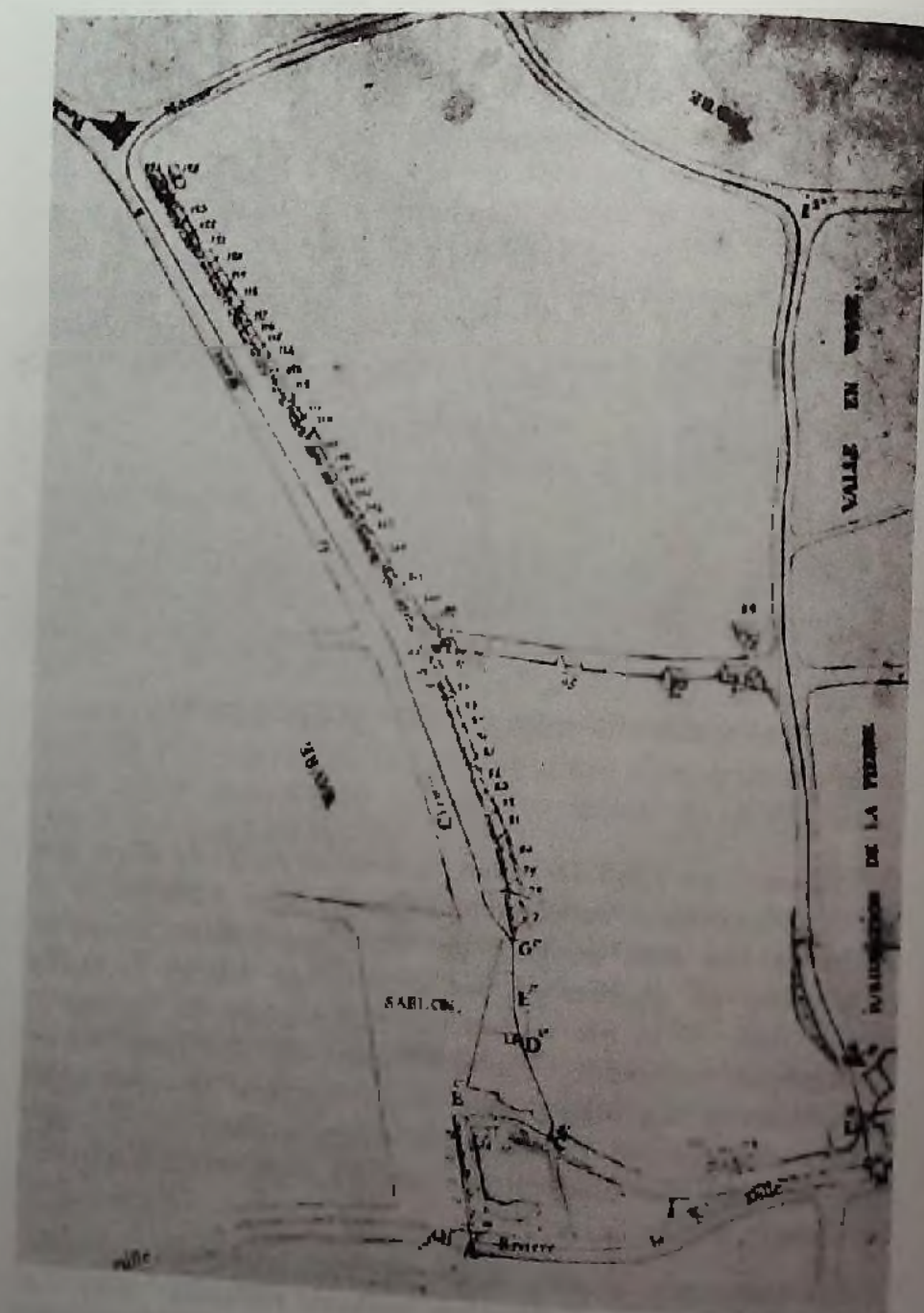
La rue de Namur s'est appelée longtemps le grand chemin de Namur. Un texte de 1703 parle de la grande rue et un autre de 1779 mentionne la grande rue allant de Wavre à Namur et tout haut pays (5). L'appellation "rue de Namur" se rencontre pour la première fois en 1752 et celle de "rue



Carte figurative dressée en 1967 (A.G.R. & P 2402).

du Sablon" en 1765 (6) mais ce n'est qu'au XIXe siècle que ces deux toponymes supplanteront l'ancien nom. Au début de ce siècle, la rue était désignée par deux appellations wallonnes différentes. Le quartier du bas, c'était "au Sauvlon", tandis que le haut de la rue se nommait "al copette du Sauvlon". En français, on disait : rue du Sablon. Ce toponyme trouve probablement son origine dans les sablonnières dont les excavations sont encore visibles actuellement et dans le fait qu'à chaque orage, du sable entraîné par les eaux venait s'accumuler dans le bas de la rue (7).

Anciennement, la place Alphonse Bosch s'appelait le Werissel ou Warichaix du Sablon, en wallon "l'Warché" (8). Ce toponyme resta en honneur jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Un document de 1724 mentionne la place du Sablon et un autre de 1753 la grand'place au Sablon (9).



Le Sablon et la rue de Namur en 1775.
Plan par BODUMONT.

Ce n'est qu'au XIXe siècle que ce toponyme "place du Sablon" remplaça définitivement l'ancien Werissel. C'est après la guerre de 1940-1945 que la ville la dénomma "place Alphonse Bosch" en hommage à la mémoire de son bourgmestre assassiné par les rexistes en août 1944.

Le débouché du boulevard de l'Europe formait avant la construction de l'autoroute une petite place, dénommée autrefois "le Werissel du Stampeau" parce que le stampeau ou berceau du Serment Saint-Sébastien de Wavre se trouvait à proximité, derrière le Café de l'Union (10). En wallon, c'était "le p'tit Warché" ou "le Warichet". Au XIXe siècle, on l'appela le "Petite sablon" et la place d'Armes.

La rue Sainte-Reine se prénomrait autrefois : le chemin menant au Mont ou le chemin allant du Sablon au Mont; en 1715, le chemin menant es monts; en 1737, la ruelle qui va à Esmont et, en 1750, le chemin allant à Aisemont. L'appellation "ruelle Sainte Reine" apparaît pour la première fois en 1758. A partir de 1760, on rencontre aussi "rue du Stordoir" à cause de la présence dans cette rue d'un stordoir ou moulin à l'huile (11).

La rue Joseph Wauters s'appelait primitivement "le chemin qui va de Wavre al Pierre" (1414) ou le "chemin allant al Pierre et au moulin" ou encore "le chemin allant au moulin". Cette rue conduisait en effet à l'ancien moulin de Wavre sur la Dyle et vers la seigneurie de la Pierre sous Bierges. En 1694, ce chemin devint "la ruelle nommée pottiau qui va du Sablon au moulin de Wavre" (12). Ce toponyme prévalut au cours du XVIIIe siècle. Au XIXe siècle, il sera remplacé par la rue du Moulin et, à partir de 1931, par la rue Joseph Wauters.

La ruelle des Scayeteux ou ruelle Djan-Djan tire son nom d'une chapelle aujourd'hui disparue et qui s'appelait la chapelle du Dieu des Scayeteux, c'est-à-dire des ardoisiers. Son origine est inconnue. La ruelle s'appela tout naturellement "la pedsente allant à la chapelle du Dieu des Scayeteux" (1682)



La rue de Namur en 1909 à partir de la ruelle Sainte-Reine
et de la rue Joseph Wauters.

ou "la ruelle menant à la chapelle que l'on dit Dieu des Scayeteux" (1707). Ce chemin s'appelait aussi "la ruelle menant au Grand Cortil" (13). Ce grand Cortil était un ensemble de terres compris entre la rue Joseph Wauters, la rue du Grand Cortil, la rue du Fond des Mays et la rue de Namur.

La rue du Fond des Mays tire son nom d'un lieu dit situé à la limite de Wavre, sur le territoire de Bierges, entre cette rue et l'ancien bois de la Pierre, remplacé actuellement par l'autoroute (14).

A la fin du XVI^e siècle, la rue de Namur n'était bâtie qu'entre la place au Sablon, la rue Sainte Reine et la rue Joseph Wauters. Au-delà, quelques maisons bordaient le côté gauche de la rue en montant. Au côté droit, le Grand Cortil n'était qu'une vaste terre de culture. Entre 1606 et 1611, Marie de Gilengien, veuve de Jean Hulet, ancien bailli et receveur de la terre de Wavre, et ses enfants vendirent la moitié du Grand Cortil en leur possession à front de la rue de Namur et de la rue Joseph Wauters et l'on commença à y bâtir des maisons, entre autres l'hostellerie des Quatre fils Aymond au coin sud de la rue Joseph Wauters (15). La rue se développa au cours du XVII^e siècle. La ruelle du Vicinal fut creusée en 1897 quand on détourna le tram de Wavre-Jodoigne par la rue Théophile Piat et les prés de Bierges. Ce tram traversait auparavant la rue du Pont et la place Alphonse Bosch.

Sur le plan administratif, la rue de Namur était répartie jusqu'en 1795 entre deux juridictions : la juridiction de Wavre qui couvrait la partie gauche et la juridiction de Basse-Wavre qui couvrait la partie droite. La carte figurative dressée en 1775 par le géomètre Bodumont illustre bien ce partage. En 1776, le bailli de Wavre reçut plusieurs plaintes concernant des vols de bois. Il requit le maître de Basse-Wavre afin qu'il fasse la visite des maisons du côté droit du Sablon, juridiction de la seigneurie de Basse-Wavre, pendant que lui et ses échevins feraient de même de l'autre côté de la rue qui était juridiction de Wavre (16). Cette situation résultait d'une donation

faite à l'abbaye d'Afligem en 1086 par le Comte Henri III de Louvain.

Avant 1914 bien peu de Wavriens se rendaient rue de Namur. Pour les gens du centre, c'était déjà hors la ville, la campagne. Le trafic y était néanmoins déjà intense. La nouvelle chaussée contournant la ville n'existait pas encore et la rue, formant un tronçon de la route nationale Bruxelles-Namur, tout le charroi devait y passer. On y voyait peu d'automobiles; par contre, le charroi à traction chevaline, et même bovine, était important: les déplacements s'effectuaient alors soit à pied, en vélo, soit en cabriolet, "cariote", tombereau ou chariot (17).

Débordant ici quelque peu de mon sujet, je crois utile de parler de deux prolongements de la rue, c'est-à-dire, des chaussées de Huy et de Namur. Ces deux routes étaient alors bordées de deux côtés d'ormes plus que centenaires dont la circonférence au sol mesurait environ deux mètres (18). (Sur la carte-vue de 1909 on aperçoit deux de ces arbres). En été, ces beaux arbres dont le feuillage laissait à peine filtrer le jour, formaient une voûte semblable à un tunnel. Ils furent abattus par ordre des allemands pendant la guerre de 1914-18 et servirent à consolider les tranchées du front.

Ces chaussées comportaient trois bandes de circulation: au centre la chaussée proprement dite, pavée de grosses pierres carrées plus ou moins arrondies sur le sommet, à gauche, une piste en cendrée, réservée aux piétons et aux cyclistes (19).

(Cette piste était séparée de la chaussée par de petites buttes gazonnées d'environ 1 m. de long, 0,50 m de large et autant de haut et placées tous les 25 mètres, ceci afin d'empêcher le gros charroi d'empiéter sur cette piste).

A droite, une autre bande en terre battue, d'environ deux mètres de large, était destinée exclusivement aux bestiaux, chevaux non attelés et chariots traînés par des vaches ou des bœufs. Les chevaux de course de M. Bruggmann de Bruxelles, dont les écuries se trouvaient à l'ancienne ferme de la Vacherie, chaussée de Louvain à Basse-Wavre, empruntaient

journellement cette troisième travée pour se rendre au champ de course d'entraînement, qui était situé dans le bois du Manil, près de l'Institut médical Prince Charles et de la "Maison tournante". Cette piste d'entraînement mesurait environ 2.000 m. de longueur. Une tour d'observation d'environ 10 m. de hauteur, destinée à l'entraîneur, M. Sharpe, se trouvait au centre.

Il existait deux distributions d'eau potable dans la rue. Elles étaient assurées par des pompes à bras. Celles qu'on appelait les "grosses pompes" au nombre de trois, étaient placées au-dessus d'un puits qui les alimentait, respectivement situées à même le trottoir en face des maisons n° 58, 123 et 163. Lors de l'enlèvement de ces pompes, les puits n'ont pas été comblés, mais leurs accès simplement bouchés.

Les petites pompes, dites "jets d'eau", étaient reliées à la canalisation de l'eau de ville. Il en existait quatre dans la rue de Namur même et une cinquième au début de la rue Sainte Reine.

Les riverains s'approvisionnaient presque tous à l'une de ces pompes, les immeubles reliés à la canalisation de la ville étaient rares.

Les habitants des chaussées de Huy et de Namur venaient s'approvisionner, à l'aide d'un petit tonneau, placé sur une brouette ou sur un chariot, à la grosse pompe située devant le n° 163.

A noter également que les eaux ménagères étaient versées à la rue, le raccordement aux égouts n'existait pas encore à cette époque.

Quel gamin de la rue n'a-t-il pas fait fonctionner les jets d'eau tout en plaçant un doigt devant l'orifice pour y "faire spritchoule"? Certains jets atteignaient ainsi l'autre côté de la rue!

II. — LES HABITANTS

Nous faisons suivre ici le "bottin" des Wavriens qui habitaient la rue de Namur à l'époque. Les numéros attribués aux maisons sont ceux des immeubles actuels correspondants.

Côté droit en montant.

Maison BODRENGHIEN. Ferronnerie avec forge. Incendiée par les Allemands en 1914. A ce moment, elle était occupée par PATERNOTTE... qui faisant le commerce de machines agricoles. Sur l'emplacement de cette large habitation, on a construit trois maisons qui ont été occupées par :

1. a) ALSTEEN, Emile, boulanger-pâtissier.
3. b) VREBOS, Vital, dit "Vital del Mamin", plombier-zingueur avec magasin.
5. c) DEBIENNE, Constant, dit "Ten Dak", électricien avec magasin. Il était précédemment ouvrier électricien au service de la ville.
7. FRONQUET, charcutier. Vers 1913, la veuve Antoine GITS, modiste, vint s'y établir avec ses deux filles, Aline et Thérèse.
9. NIVELLES-DIMIAUX, menuisier et marchand de meubles.
- 11-13. BUISSET, Jules, puis Emile, Tanneurs. Occupaient une vingtaine d'ouvriers.
- 15-17. DEWIT, Frères. Magasin de merceries et aunages en gros. Cet immeuble hébergea en 1914 la Kommandantur. Le commandant fut surnommé "Bwès du lus" ou "boîte de cirage". Ses agissements étaient soigneusement surveillés et commentés dans le quartier. Actuellement, c'est la maison BON REPOS.
19. VOETS, Alexandre, dit Fornée. Charronnerie et café. Une grande roue creuse en bois, installée dans son

atelier, était actionnée par le chien Piskros et servait de moteur pour les meubles, foreuses, etc...

En 1910, M. Voets travaillait comme menuisier à la construction des pavillons de l'Exposition Universelle de Bruxelles. Un certain dimanche, jouant aux cartes dans l'estaminet tenu par mes parents (n° 88) et ayant été dans le jardin satisfaire un besoin naturel, il rentra en hâte en s'écriant : l'exposition brûle ! Il avait aperçu une lueur rouge dans le ciel et son observation était malheureusement exacte.

21. LICOPPE, Romain, dit "Maraud Licoppe" marchand et raccommodeur de parapluies.

La maison fut ensuite occupée par diverses personnes dont un boucher.

Les maisons n° 19 et 21 ont été démolies et reconstruites en une seule habitation, actuellement garage PUTTEMANS.

23. GITS, Antoine (1857-1913), fils d'Adolphe et de Virginie CARGAN. Serrurier et ferronnier. Avait hérité de la forge paternelle qui possédait une issue dans la "rouwale de molin". Un St. Eloi trônait en bonne place dans la forge. Dans une petite pièce à rue, il y avait un estaminet. Après lui, Siméon-Renier-Baudot.
25. BRION, Joseph, né à Wavre le 21.6.1876, époux de BAUDOT, Hélène, née à Vieusart, le 22.1.1877, parents de l'auteur. Charcuterie. Voir photo 5.
27. NIVELLES, Marie, avec sa nièce Elise, tenait une épicerie. Elle fabriquait des bâtonnets de pâte brune guérissant les furoncles. Ses parents avaient reçu le remède d'un officier lors de la bataille de Waterloo, disait-elle.
29. DEBIENNE, Louis et ses sœurs, Euphémie et Sylvie. Commerce de graines, semences, aliments pour le bétail.



La boucherie Brion en 1900.

31. Un certain Henri DE KEYZER, provenant d'Ottembourg. Boucher-charcutier, surnommé "Boc et gatte". Ensuite MOREAU Firmin, également boucher-charcutier.
33. CHARLIER, Hypolite. Poteries, quincaillerie, pétrole, etc...

Rouwale de Molin (actuellement rue Joseph Wauters).

- 35-37. CHARLIER, Félicien, dit Lucien Polyte, cordonnier, tenait aussi un estaminet où il faisait la barbe et coupait les cheveux le samedi après-midi et le dimanche.
39. VLASSELAERT, Alfred, ferronnier d'art, époux de N. BLANCHE. Après lui, LECLERCQ, Alfred, plombier-zingueur qui fut arrêté par erreur en 1940 par les Allemands et expédié au fort de Breendonck. L'erreur provenait du fait que dans la rue habitait un autre LECLERC, Edgard, à tendance gauchiste. Alfred fut libéré de justesse et échappa à la déportation.
39. VANDERVEKEN, Alphonse, puis Félix, son fils, dit "Félix delsinç" né en 1872 et commis à la poste.
41. GODEFROID, Alphonse, dit "Daudi", boucher, époux d'Isabelle DEMORTIER, surnommée "Zabelle Pouille". Chaque année, le jour du vendredi saint, toute la ville venait admirer l'étalage spécial du Daudi, où il exposait de la marchandise de première qualité.
43. HERALY, Julien, dit "Julien Draye", cabaretier et cordonner d'élite. Il aimait bien un petit verre; j'ai vu un jour, à la Belle-Voie, Julien qu'on ramenait chez lui en brouette. Génie, sa femme était spécialisée pour la coupe et la confection de tiges pour chaussures.
45. BOISACQ, Maria, tenait une épicerie.
- 47-53. LIBERT, Ernest, dit "Tchâle Bâr", époux de N. LECLERCQUE, marchand de bestiaux et cultivateur. Vendait aussi du lait.

55. GILSON, Félicien et son épouse dite " Elise dè sau ", jardinier.
Ensuite HIERNAUX, Ernest et son épouse Elisa MELARDY.
57. LECLERCQ, Victor, dit " Victor Florian ", électricien à la Ville et son épouse, Adèle.
- 61-63. MELARDY, Xavier, dit " Xavier Toubaki ", époux de Victoire LEBRUN, fabrique de tabacs, marchand de tabac et de liqueurs, spécialité de Gueuze lambic, tenait aussi estaminet.
65. CAREME, Louisa, dite " Louisa Cabauye " tenait boutique.
Ensuite : DUBOIS, J.B., et son épouse Marie BULENS, Fut interné à Amersfoort (Hollande) en 1914.
67. ANCIAUX, Désiré, dit " Mago ", cordelier. Avec l'aide de son fils Albert, fabriquait de grosses cordes dans son jardin qui s'étendaient jusqu'à la rue du Grand Cortil.
69. BULENS, Alfred, ensuite BULENS, Fidèle et son épouse Louisa BOUVY, Fournier. Son four était chauffé au bois. Il cherchait et reconduisait les pains et tartes de ses clients dans une petite charrette à bras fermée et attelée de deux chiens.
71. DEBIENNE, Euphémie, née à Wavre en 1850, dite " Phémie ", veuve d'Adolphe BULENS, mère des précédents. Estaminet, local de la Société Colombophile et de la Société de Concours de Chant de Coqs anglais. Le dimanche soir on y vendait des frites à 5 ou 10 centimes la portion.
73. FERON, Joseph, marchand de vaches. Vivait avec sa fille Alice.
75. BULENS, Jeannette, dite " Jeannette Goche ". Boutique de poteries et de sabots.

77. COPPPIN, Jean-Baptiste, dit " L'grand Coppé ", aussi " L'Coye Coppé ". Marchand de vaches.
79. PIERSON, Charles dit " T'châle d'Jaak-Alberte " peintre et marchand de couleurs. On disait que sous la cave des immeubles n° 77 et 79, il existait une seconde cave dans laquelle débouchait un souterrain aboutissant à l'église des Carmes ou des Récollets. Le développement caractéristique de la toiture des deux immeubles témoignait de l'ancienneté de leur construction.
81. MAUQUOY, Joseph, époux d'Euphémie LECLERCQ. Était gardien à la prison de St. Gilles. Ensuite WILMET, Arthur, interné à Amersfoort (Hollande) en 1914.
83. CAREME, Louis, dit " Cabauye ", époux d'Adèle MELARDY, sœur de Xavier (n° 61).

Rouwalète d'Jan-Jan (20)

Il y avait deux habitants dans cette ruelle : PAUL, Désiré, petit bonhomme amateur de pinsons et dénommé " Le petit Pascale ". Après lui, LIBOUTON, Hector. La seconde maison, plus récente, était occupée par AUPAIX, Charles. La ruelle était le lieu de prédilection pour les jeux des garçons; les filles n'y venaient jamais.

85. CRIKELEER, Jacques, dit " d'Jaak del Ziek " peintre
Ensuite : DEBIENNE, Constant.
87. PUTTEMANS, Jules, dit " Jules d'Jean d'Jean ". Boutique portant comme enseigne " Au Criau ". Sa femme, Joséphine RENARD dite " Fine d'Jean d'Jean " fabriquait des " boules au sucre ", tandis que lui cuisait des pains de seigle, dits " pangne de blé ", destinés aux chevaux. On y vendait également des sabots, exposés en bottes à même le trottoir. Jules était le grand-père de Jules et Vital PUTTEMANS, merciers en gros. Les pèlerins de la procession de Noville, dite de Pervez faisaient halte devant cette maison pour se reposer et

se désaltérer en attendant l'arrivée de la fanfare qui devait les escorter jusqu'à la rue St. Roch, après une nouvelle halte à l'église de Wavre.

89. BULENS, Alfred, dit " Alfred Goche ", modelleur, et son épouse Thérèse DELFOSSE.
91. PUTTEMANS, Emile, époux d'Adeline DUPONT, était magasinier chez GOSSENS-BEAUFAUX, rue de Nivelles. Emile était le fils de Jules (n° 87) et père de Jules et Vital PUTTEMANS.
- 93/101. LIBERT, Charles, dit " le p'tit t'Châte ". Ensuite COLON, Jean-Baptiste, ardoisier et tenancier d'estaminet. Le samedi soir et le dimanche matin on y " faisait la barbe ". Lors de la kermesse du quartier, on y dansait et on y dégustait des frites dans une salle de danse située à l'arrière de la maison. COLON est revenu habiter cette maison après qu'un nommé GUNS, d'OTTENBOURG l'eut occupée.
- 95/101. BULENS, Antoine, né à Weerde en 1852, dit " Twène Goche ", plombier-zingueur (frère du n° 89). Son épouse, dit " Ninie Nazaire ", tenait boutique et estaminet.
- 95/101. LIBERT, Louis, dit " Louis dès grand t'Châte ". Cultivateur et marchand de lait. Tenait trois vaches.
- 95/101. DEMORTIER, Désiré, dit " l'Français pouille ", marchand de vaches.
Ensuite, DEMORTIER, Gustave, frère de Désiré.
103. DEBIENNE, Gustave, dit " Gustaaf Prosse ", marchand de porcs.
105. ANCIAUX, Xavier, dit " Xavier t'Châte anchat ". Ensuite PUTTEMANS, Hector et après lui DUFAUX, Ernest dit " l'Grand Vincé ".
107. PIERSON, Sophie, née à Wavre en 1839, surnommée " l'Cawe ", tenait une minuscule boutique et cultivait



La Belle Ferme de T'Châl-Bar. (Ernest Libert) au n° 19.

- des légumes qu'elle vendait au marché du mercredi, son épouse, Elisa LIBERT.
111. LECLERCQUE, Henri, dit " Henri dèl t'chaurli " menuisier, père de Marcel, qui fut directeur de l'Ecole communale des garçons,
- 113/117. DEBIENNE, Joseph, dit " l'chalé Débienne ", marchand de grains.
119. Grange servant de remise.
121. PIERSON, Joseph, dit " Jef d'Jaak ", cordonnier (frère du n° 71). Aussi barbier le samedi et le dimanche.
- 123/125. Jardin de M. SOCQUET.
127. CHARLIER, Victor, Maison dénommée " Chez Jeanne-Jeannette ", boutique d'épicerie et poteries.

129. PIERSON, Jacques, dit " Jaak Alberte ", jardinier, père des n° 79 et 121.
131. AUPAIX, Charles, maçon. Ensuite LIBOUTON, Joseph.
133. MARCQ, Désiré, dit " Ziré Minique ". Puis MORSAINT, Xavier, venant du n° 130.
135. LENOTTE, Edouard, peintre, époux de Céline BARY. Ensuite, MELARDY, N... puis PAUL, Armand, dit " Quéwet ".
- 137/139. DEBIENNE, Antoine, dit " Calome ", marchand de vaches et aubergiste. Ensuite son fils, Constant DEBIENNE, imprimeur.
141. DARQUENNE, Albert et son épouse, Eugénie MALCHAIR.
143. TIELEMANS, Joseph, dit " Spirite ", jardinier (plantes et légumes).
145. MARCHAL, Louis, dit " Louis Madrégar " (actuellement Déménagements Pierre).
- 153/165. Remises et jardin VANDENNEUKER, sur l'emplacement desquels sont construites deux villas.

Rue du Fond des Mays, dite " Rouwale Caul ".

- 157/159. BROSSART, Marie, dite " Marie trop bin ". Son mari, portant le nom de " Pitchou ", était joueur d'orgues aux kermesses. C'est dans cette maison, paraît-il, qu'on déposait les drapeaux qui étaient pris en charge par les pèlerins de Noville dès leur arrivée à Wavre.
- GENION, Joseph, dit " l'crolé Craun ", marchand de vaches y habita ensuite.
161. RENGLET, N..., dit " l'chalé Méquinne ".
163. MICHELET, Henri. Une petite chapelle est encastrée dans la façade du rez-de-chaussée.

- 165/167. DERAYMAEKER, Désiré, cultivateur, d'origine flamande, surnommé " Sardagne ".

Une ancienne sablonnière terminait la rangée de droite de la rue. Actuellement cour du n° 165.

Au débouché du chemin de Louvranges, habitait MORTIER, Jean-Baptiste, dit le " P'tit Batisse ", garde-champêtre. La ferme voisine était occupée par FRERE, Alphonse, dit " Manouel " (né à Wavre en 1868).

Après lui : DEMORTIER, Gustave et ensuite, KAYE, Jules, cultivateur.



Ferme Demortier (n° 91 et 93).



*Ferme Demortier (n° 91 et 93).
Cheminée du feu ouvert.*

Côté gauche en montant.

- 2/4. VAN CUTSEM, Geoffroy, né à Wavre en 1873, boucher-charcutier. A composé plusieurs chansonnettes qu'il aimait chanter lors des réunions de la fanfare "La Sté Royale Philharmonique". On se souvient particulièrement de : "Kan vos allez fê on p'tit tou din Auf".

6. CHARLIER, Jacques, dit "d'Jaak Franco", capitaine des pompiers.
8. VAN CUTSEM, Juliette, Epicerie.
10. DEWIT, Maurice, rentier. Le magasin de tissus en gros de la firme Dewit se trouvait en face de sa maison (au n° 15/17).
12. LECLERCQUE, Alphonse, dit "l' Vi t'chaurli". Puis BASTIEN Félix, sabotier.
14. JOPPART, Vital, dit "Vital del caché" (21) avait épousé Marie LONDOS.
Il était le fils de Pierre-Joseph Joppart et d'Elisa-Charlotte DUPONT.
Il hérita de la maison et du métier paternel et fut boucher-charcutier.
Président du syndicat des bouchers, il fut aussi un célèbre "expert" du jeu de la balle pelote "au Sauvelon".
- 16/18. VAN CUTSEM, Elise, dite "Elise del grand Paul", épicière, venant du n° 26.
20. DARRAS, Auguste, rempailleur de chaises.
22. MAGOS-BUISSERET, négociant.
Ensuite SYNTELEER, photographe et AUPAIX, Charles (Café "Maison du Peuple").
24. VLASSELAER, Joseph, époux de Marie JOPPART, marchand de vaches, dit "Jef djan djan" et aussi pour son comportement de farceur : "Grumau djan djan". Devenu veuf, il alla demeurer chez son fils Joseph. Lors des visites domiciliaires par les allemands en 1915 pour la réquisition des cuivres, avec une mise en scène burlesque, il joua au malade contagieux, toussotant et crachotant à qui mieux mieux, et la patrouille rebroussa chemin. Il avait grand plaisir à mimer son rôle, auprès des voisins malchanceux qui n'avaient pas imaginé pareille ruse.

Après lui : TRICOT, Ernest, époux de N. VERMEREN, marchand de charbon.

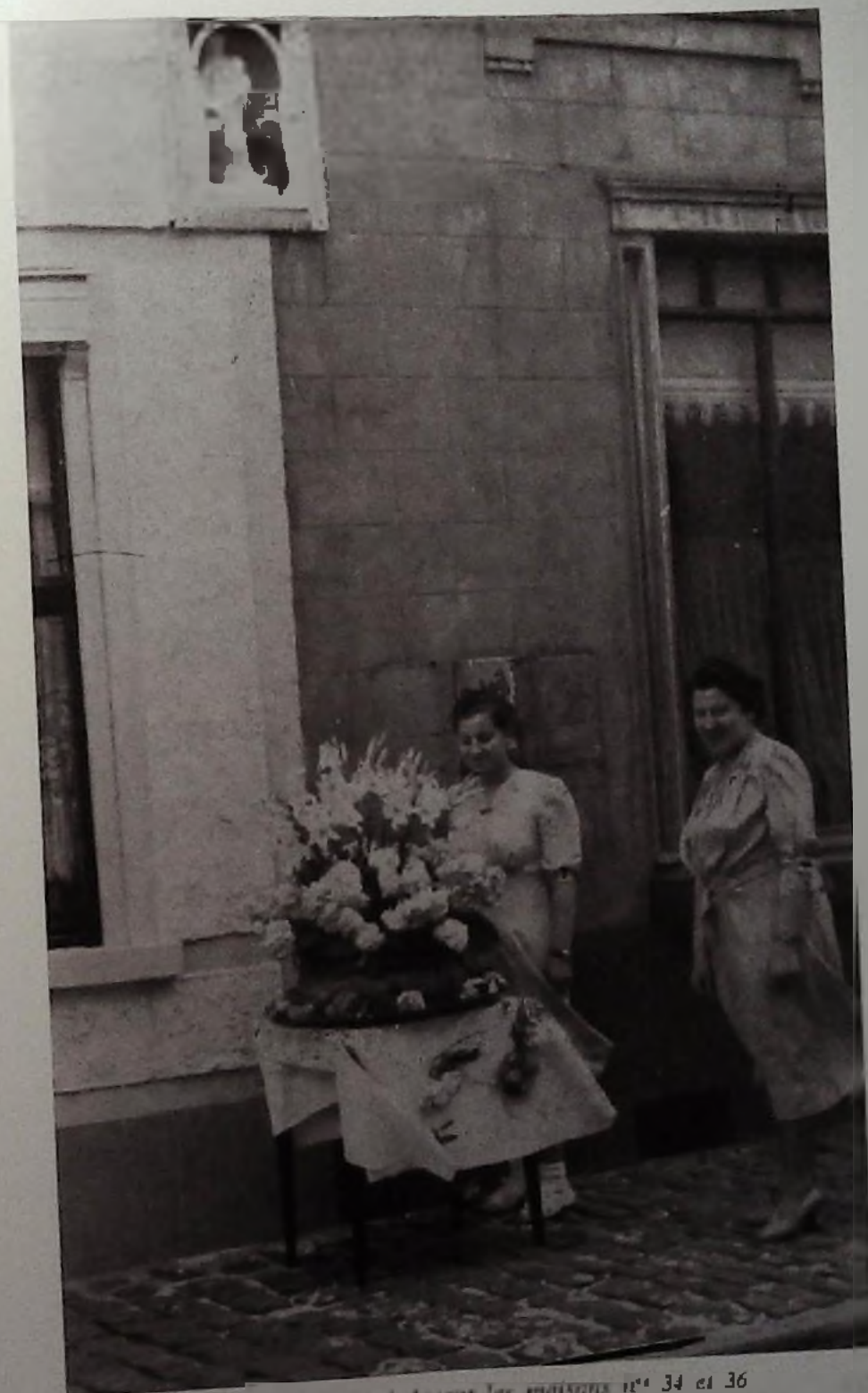
- 26. D'abord Elise " del grand Paul " et sa sœur. Ensuite ROGY Ernest, porteur du journal " L'Union Libérale ".
- 28. Veuve DUPONT et son fils Georges, dit " John ", avec sa fille Jeanne.
- 30. DUPONT, Arthur, époux de Clothilde N..., vendait des saurets, du pétrole et des sabots. Une de leurs filles, Bertha, portait le spot de " Biscuit ".
- 32. ROUCHAUX, Marie, dite " Marie quèwe ", boutique de légumes.

Rouwale Sainte Reine

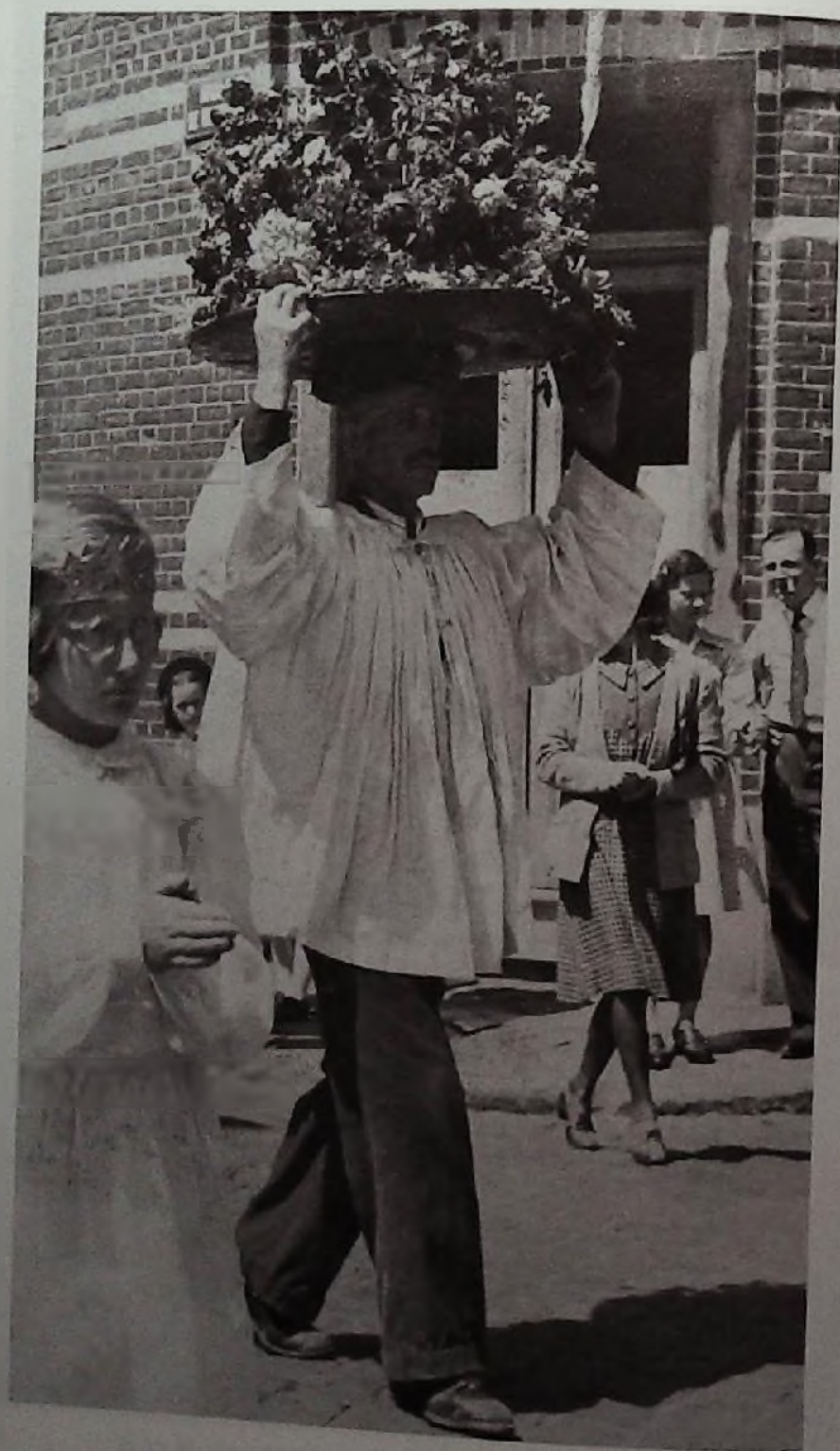
- 34. HERALY, Paul, dit " Paul Draye " et son épouse, Louise DEBIENNE. Du côté rue, se trouvait l'estaminet. A l'arrière, entrée par la rouwalle Ste Reine, on vendait des épices et des aunages.
- 36. DELVAUX, Joseph, entrepreneur. Boutique de merceries. Puis BALZAT, Alfred.

Les propriétaires des n° 34 et 36 étaient tenus de fournir chaque année lors de la fête de Wavre, le pain dénommé " Wastia ". Dans le mur mitoyen de la façade se trouve la petite chapelle de Notre-Dame del Wastia.

- 38. PAUL, sœurs, merceries.
- 40. HOUET, Joseph, rit " l'Châlé del Gigot ", rentier. Habitaient avec lui sa sœur, veuve Alexandre DE BIENNE, et son fils Jean DEBIENNE.
- 42. LECLERCQ, Victor, dit " Victor Florian ".
Ensuite : FREMAL, Charles et son épouse Maria MELARDY.



*Le Wastia exposé devant les maisons n° 34 et 36
(Ph. Aug. Brasseur).*



Le porteur du Wastia à la procession du Grand Tour.

44. CORBISIER, Sylvain, né à Wavre en 1852, fut facteur des postes.
46. MOUCHET, Joseph, dit " Le petit Mochet ", à cause de sa petite taille. Était plombier. Son épouse, Ferdinande HAULAIT, tenait magasin de merceries.
48. COLLARD, Paul, boulanger et trieur de pigeons. Habita plus tard la rue du Chemin de fer.
50. Entre le 48 et le 50, il existait une impasse dans laquelle habitaient :
 Un sujet français, surnommé " Le p'tit cousin ", photographe.
 Un couple également français, lui Armand, elle Germanie.
 Un homme nommé " Le petit paquet ", porteur de petites colis au Chemin de fer.
 L'immeuble n° 48 et les masures de l'impasse furent démolis et remplacés par deux nouvelles maisons. Le nouveau n° 48 fut occupé d'abord par BOURGAUX, Joseph, tailleur de pierres, puis par DEVLEESCHOWER, Arsène, dit " Céléri ", garde-champêtre. Un certain WARNANT, déménageur, a également habité l'une de ces maisons.
52. NIVELLES, Joseph, menuisier. Était né à Wavre en 1848.
 Puis DEREUME, Adolphe, employé et son épouse, Maria GOOSSENS.
- 54/56. PIERRE, Maria, épouse d'un certain DAUBRESSE, de nationalité française. Elle tenait une épicerie. On l'appelait " Maria Septième ".
58. ANCIAUX, Albert, dit " Mago ". Aidait son père (au n° 67), à fabriquer des cordes. Barbier le samedi et le dimanche.

- 60/62. LAURENT, Jean-Baptiste, menuisier. Puis son gendre : WILQUET, Charles, agent de la Banque Nationale, époux d'Elvire LAURENT.
64. DUPONT, Vital, dit " Vital del cachet ", marchand de charbon.
Puis BULENS, Alfred et son épouse, Esther CRICKELEER, dite " Esther del Zieke ", parents de Georges et Constant, entrepreneurs de peinture.
66. MELOTTE, N..., dit " Kwik Mélotte ", menuisier, Puis VOETS, Alex, venant du n° 19.
70. LECLERC, Armand, dit " Armand Florian ", marchand de bestiaux.
71. La veuve DEBIENNE, Louise, dite " Ten Dak ". Estaminet.
Le dimanche, on y vendait des frites dans la cuisine, pour 5 ou 10 centimes la portion, plus une sardine russe pour 10 centimes.
- 74/78. HAULAIT, Rodolphe, marchand de vaches parti pour la rue du Moulin.
Puis, DEMORTIER, Désiré, dit " Pouille ", même profession et aussi parti pour la rue du Moulin. Ensuite, DINANT Raoul, dit l'Apache.
- 74/78. MINSART, Adolphe, puis LECLERCQUE, Victor, dit l'gros dè t'Chaurli ", tous deux maréchaux ferrants.
- 74/78. DEUTCH, Nicolas, musicien au cirque Sosman. Sa fille Rosa présentait un numéro d'écuyère au même cirque. Ensuite BULENS, Alfred, peintre et son épouse, Esther CRICKELEER. Après eux : NOTTE, Joseph et sa femme Jeanne CHARLIER.
Les immeubles MINSART, HAULAIT, DEUTCH, ci-dessus ont été démolis pour faire place aux magasins des Etablissements PUTTEMANS, Frères.

80. PIERSON, Charles, né à Wavre en 1872, peintre, époux d'Adolphine CONAERT. Ont déménagé au n° 79. Après eux :
82. PAYE, Antoine. Ensuite : Valentin, Pauline, couturière. Puis MARET, Albert.
84. LECLERC, N..., époux de CHARLIER, Victorine, dite " Torine Caebigi ", possédait deux vaches et était marchand de lait.
86. FRERE, Alphonse, dit " Alphonse Manouel ", marchand de vaches. Puis HAULAIT, Louis, également marchand de vaches.
- 88/90. MELARDY, Xavier, époux LEBRUN, estaminet, repris par BRION, Joseph, époux de BAUDOT, Hélène, venant du n° 25.
92. HOUE, Anicet, dit " del gigot ", marchand de bétail, né à Dion-le-Mont. Alla ensuite s'établir à la chaussée de Louvain.
94. PUTTEMANS, Emile, dit " l'maule carré ", né à Wavre en 1869, camionneur chez Emile Richard à la gare. Son épouse, Mathilde GOOSSENS, née à Limal en 1869.
96. PUTTEMANS, Désiré et sa sœur Maria, surnommée par la suite " Maria Bouboune ", lorsqu'elle tenait une boutique de bonbons à la Petite place de l'église. Ensuite DINANT Raoul, dit " l'Apache ", peintre, né à Pâturages.
98. MICHALLE, Emile, imprimeur à l'" UNION LIBERALE ", né à Jodoigne en 1879.
- 100/102. Remises et écuries appartenant à M. Jules PUTTEMANS. Les parcelles 96, 98, 100, 102 étaient primitivement occupées par une ferme, probablement la ferme dite Carré.

- 104/106. DEBIENNE, Jules, époux de N. LECLERCQUE, Garage.
108. DELSART, Marie, dite " Marie del Sâbe ". Puis NOTTE, Jules, dit " Le p'tit Napet ", ancien ouvrier à la fonderie Berger. Tenait estaminet. S'est occupé du commerce de porcs pendant la guerre 1914-18.
110. LURQUIN, Lambert, dit " Lambert del Faigneau ", né à Wavre en 1876.
Ancien machiniste aux chemins de fer; étant pensionné, il convoyait les pigeons voyageurs vers la France. Fut également crieur public de la ville.
112. TRICOT, Jules. Puis TRICOT, Florian.
- 114/116. DEBIENNE, Victor, époux de TRICOT, Anna marchand de grains.
Ensuite, DEMORTIER, Fernand, exerçant la même profession.
- 118/122. SOCQUET, David, né à Wavre en 1862, ensuite son fils ALFRED, marchands de vaches.
124. La veuve AUPAIX et son fils Arthur. Estaminet.
126. GENION, Joseph, dit " l'Crolé Craun ". Puis un nommé SCHAUWERS, venant d'Ottenburg. Ensuite UTENS, Théophile, journalier dans les fermes.
- 130/132. MORSAINT, Xavier. Était plafonneur.
Puis BOURGAUX, Joseph, tailleur de pierres.
- 134/136. Ancienne sablonnière servant de lieu de travail à Joseph BOURGAUX.
142. VANDERCAPELLE, Bertha, épouse LION, Henri.
144. MALCHAIRE, Adèle. Puis une femme âgée, portant le sobriquet de " Sidonie t'cha t'châle ".
146. Sidonie... N..
148. LECLERCQUE, N... dit " Vix t'chaurli ".

- 150/152. VANDENNEUKER, Arthur, né à Wavre en 1857, dit " Grand rein ". Maraîcher, horticulteur, aussi marchand de stolkvish.
154. TRICOT, César dit " Petrus ", né à Wavre en 1883, typographe à l'imprimerie de " L'Union Libérale ".
156. RENGLLET, N... et son épouse, Marie N... dite " Marie Loche ".
158. GENION, Joséphine. Estaminet et salle de danse.
160. VANDENNEUKER, César ou Ernest (?).
162. La veuve PEETERS, Ensuite Prosper PEETERS, puis Victor PEETERS.
164. LIBOUTON, Auguste.
166. CHARLIER, Pierre-Joseph, dit " Pierrot ", cultivateur et marchand de charbon.
168. BROSSART-BEULENS, tenant le " café de la Montagne ". Puis SAPIN, Zénon, dit " Potet ", ou " Boche Miclet ".
- Cette maison, faisant face à la rue de Namur, a été démolie et reconstruite une dizaine de mètres en recul, pour l'alignement de la chaussée de Namur.

III. — LES SOBRIQUETS ou SPOTS

Les sobriquets, au Sablon, comme dans les autres quartiers populaires et même au centre de la ville, étaient et sont encore nombreux.

Ils continuent généralement à être donnés de père en fils et même de père en filles d'une même famille et ce, pendant plusieurs générations.

Bien qu'ayant déjà mentionné assez bien de " spots " dans le " bottin " de la rue, j'ai cru bien faire de dresser un répertoire alphabétique de tous ceux dont j'ai souvenance.

Alberte	Voir d'Jaak	105	Famille PIERSON
Anchat	Xavier t'Châle	105	Xavier ANCIAUX
Apache		96	Raoul DINANT
Bâb	P'tite		
BAR	t'Chal	53	Joseph LIBERT
BAR	t'Châl	47	Ernest LIBERT
Batisse	l'Ptit		J.B. MORTIER
Biscuit	—	30	Bertha DUPONT
Blanc t'Chapia	—		J.B. DEMORTIER
Boc è Gatte		21	Henri DEKEYZER
Bouboune	Maria	96	Maria PUTTEMANS
Boule		93	Eugène COLON
Cabaue	Louis	83	Louis CAREME
Cabaue	Louisa	65	Louisa CAREME
Cachet	Vital del	64	Vital DUPONT
Cachet	Vital del	14	Vital DUPONT
CALOME			cousins
Cane	Rose	135	Antoine DEBIENNE
		150	Epouse A. VAN-
			DENNEUKER
Carpu		24	Ernest TRICOT
Casor		113	Gaston DEBIENNE
Caurbigi	Torine	84	Victorine CHARLIER
Cawe	l'	107	Sophie PIERSON
Cavette	Fernand	94	Fernand PUTTE-
			MANS
Céleri	Arsène	50	Arsène DEVLEE-
			SCHAUWER
t'Châle	l'ptit	93	Charles LIBERT
t'Châle	dé grand	95	Louis LIBERT
t'Châ l'Châle	Sidonie dès	144	(Femme âgée)
Chalé	Méquinne	161	N. RENGLLET
Chalé		113	Joseph DEBIENNE

Chaurli	t'-	112	Alphonse LECLERC-
			QUE
Chaurli	l'Gros del t'	74	Victor LECLERCQUE
Chinel			Joseph DETIENNE
Coppé	Coye ou l'Grand	77	J.B. Coppin
COUSIN	l'petit	50	Photographe
			(français)
CRAUN	l'Crolé	126	Joseph GINION
Crolé	voir Craun		
Crolé	d'Jaak dè	157	Jacques GENION
Daudi	l'	41	Alphonse
			GODFROID
Draye		43	Julien HERALY
Draye		34	Paul HERALY
CAUX	Elise des	55	Epouse de F. GILSON
Fégniaux	del	110	Lambert Lurquin
Florian	Victor	57	Victor LECLERCQ
Florian	Armand	70	Armand LECLERCQ
Franco	d'Jaak	6	Jacques CHARLIER
Fornée		19	Alexandre VOETS
Français	l' - Pouille	101	Désiré DEMORTIER
Gayole	Jef	81	Josphe CHAVEE
Gigot	del d'	92	Anicet HOUET
Gigot	l'chalé del d'	40	Joseph HOUET
Goche	Jeannette	75	Jeannette BULENS
Goche	Twène	95	Antoine BULENS
Goche	Alfred	89	Alfred BULENS
GOURLI	Les Sœurs	38	N et N PAUL
Grand	l' - Coppé	77	J.B. COPPIN
Grand	l' - Paul	16	Voir Paul
Grand	l' - Rein	150	Voir Rein
	l' - dè t'Chaurli	72	Voir t'chaurli
	l' - d'Jean d'Jean	24	Voir d'Jean d'Jean
Grumau	— Alberte	129	Jacques PIERSON
Jaak	t'Châle d'Jaak	79	Charles PIERSON
Jaak	Alberte	12	Joseph PIERSON
Jaak	Jef t'Châle	87	Jules PUTTEMANS
Jean d'Jean	d' -		

Jean d'Jean	d' -
Jean d'Jean	d' -
Jean d'Jean	Fine d' -
Jean d'Jean	Jef d'
Jeanne-Jeannette	—
John	—
Loche	Marie
Madrégat	Louis
Mago	—
Mago	—
Mamin	del -
Manouel	—
Maraud	l' - Licoppe
Maule	l' - Carré
Méquinne	l'Chalé
Miclet	l'Cane
Miclet	l'Boche
Minique	Zir
Machet	l'p'tit
Napet	l'p'tit
NAZAIRE	Ninie
Pascal	l'Petit
Paul	del Grand -
Paul	del Grand -
Pélagie	Jef
Petit Paquet	—
Petit	l'
Pétrus	—
Phémie	—
Pierrot	—

87	Hector PUTTEMANS
87	Emile PUTTEMANS
87	Joseph RENARD, ép. PUTTEMANS
24	Joseph VLASSELAER
127	Jeanne CHARLIER
28	Georges DUPONT
156	Epouse N. RENGLET
145	Louis MARCHAL
58	Albert ANCIAUX
67	Désiré ANCIAUX
3	Vital VREBOS
86	Alphonse FRERE
21	Romain Licoppe
94	E. Puttemans- Goossens
161	RENGLET
150	Ep. A. Vandenneuker
168	BROSSART- BEULENS
133	Désiré MARCQ
46	Joseph MOUCHET
108	Jules NOTTE
95	Ep. Ant. BULENS
	Désiré PAUL
16	Elise VAN CUTSEM
16	Sœur d'Elise
65	Joseph FREMAL
—	N.N. (porteur de petits colis)
—	Voir Batisse —
	Châle - Cousin
	Mochet-Napet-Pascal
154	César TRICOT
71	Euphémie DEBIENNE
166	Pierre Jh. CHARLIER

Pinguère	—
Pitchou	—
Polyte	Lucien
Potet	L'
Pouille	Zabelle
Pouille	—
Pouille	l'Français
Pouille	d'Jean
Préfet	l' -
Prosse	Jef
Prosse	Gustaaf
Prosse	Norine
Quette	Fine del -
Quèwe	Marie
Qwik	— Mélotte
Rein	l'Grand
Sâbe	Marie de l' -
Sardagne	—
Saux	Elise des
Septième	Maria
Sinci	l' - ou del -
Spirite	—
Tayoux	—
Ten Dak	—
Ten Dak	—
Toubaki	Xavier

29	Simeon RENIER
157	Epx de Marie trop bin
35	Félicien CHARLIER
168	BROSSART Séraphin
41	Isabelle DEMOR- TIER
95	Gustave DEMOR- TIER
95	Désiré DEMORTIER
—	J.B. DEMORTIER (dit aussi Blanc r'Chapia)
60	Emile WILQUET
	Joseph PEETERS
103	Gustave DEBIENNE
103	Epouse du précédent
158	Joséphine GENION
32	Marie ROUCHAUX
235	Armand PAUL
66	N.. MELOTTE
150	Arthur VANDEN- NEUKER
108	Marie DELSART
165	Désiré DERAY- MACKER
	Jules et Jos. JAU- MART
55	Ep. de Fel. GILSON
54	Maria PIERRE
39	Félix VANDERVE- KEN
143	Jos. TIELEMANS
142	Henri LION
72	Adomphe DEBIENNE
72	Louise épouse du précédent
61	Xavier MELARDY

Trophin	t'Châl	109 Jules DUPONT
Tropbin	Marie	157 Marie BROSSART
Vi	t'Chaurli	68.121 Voir t'Chaurli
Vincé	l'Grand	105 Ernest DUFAUX
Wézin	del -	89 Thérèse DELFORGE
Ziek	del -	64 Esther CRIKELEER
Ziek	d'Jaak del,	25 Jacques CRIKELEER

IV. — LE COMMERCE ET LES ARTISANS

Outre ses marchands de bétail dont il sera question plus loin, la rue de Namur était très commerçante et ses artisans nombreux.

Il y avait 5 fermes où l'on pouvait trouver du lait frais tous les jours, 7 épiceries, 3 boucheries-charcuteries, 1 tannerie, 2 serruriers-poêliers, 2 ferronniers, 1 fabrique de tabac, 1 fabrique de cordes, 1 maréchal-ferrant, 2 marchands de grains en gros, 3 menuisiers, 1 mercerie en gros, 4 merceries au détail, 1 tailleur de pierres, 12 estaminets, 3 jardiniers-horticulteurs, 2 marchands de poissons, 3 cordonniers, 4 marchands de sabots, 2 électriciens, 1 plafonneur, 3 peintres, 2 mécaniciens, 1 garagiste, 2 plombiers-zingueurs, 1 ardoisier, 2 fourniers, 3 harbiens, 1 coiffeur, 1 boulanger, 1 charron, 1 rempailleur de chaises, 2 photographes, 3 maçons, 3 imprimeurs, 1 marchand de parapluies, 1 marchand de graines, 4 ou 5 employés, 2 maçons, 1 marchand de charbons, 2 marchands de porcs et 1 marchand de veaux.

Les Marchands de vaches.

Les marchands de vaches étaient nombreux et la plupart avait élu domicile dans les anciennes fermes qui possédaient des dépendances appropriées à leur commerce.

Pendant toute la semaine, ces marchands parcouraient la région, dans un rayon de plus de 15 km, soit à pied, à bicy-

clette, en cabriolet ou cariole, visitant les fermiers et les cultivateurs pour l'achat du bétail que les vendeurs étaient tenus de livrer à un endroit convenu, au jour et à l'heure fixée.

Pour la région de Gembloux, le rassemblement se faisait au " Café du Transval " à Corbais, sur la grand'route Bruxelles-Namur (approximativement où se trouve actuellement un dancing).

En possession de son bétail, chaque marchand prenait le chemin de Wavre. Le troupeau était gardé et dirigé par des chiens dressés à cet usage.

C'est ainsi que chaque semaine, les étables de la rue se remplissaient de 100 à 150 têtes de bétail.

Les vendredis et les samedis étaient jours de vente.

Après visite des différentes étables et leur choix fixé, les acquéreurs et les vendeurs se rendaient dans un des nombreux estaminets où l'on concluait la vente. Certains bouchers de Wavre et environs venaient s'y approvisionner, tandis que le bétail destiné à l'engraissement était acheté par des marchands venant des environs de Louvain, Héverlé, Bertem où la vallée de la Dyle offre de vastes prairies.

Malgré une âpre rivalité, attisée par la concurrence, la confiance entre les parties était totale : pas d'écrits, on se frappait mutuellement la main sur la main jusqu'à accord du prix d'achat, qui était fixé en " pièces ", c'est-à-dire à l'ancienne pièce de 5 frs. en argent. Chaque marchand possédait une bourse en toile, fermée par un cordon, et contenant ces pièces.

Voici une liste des marchands de vachse de l'époque :

DEMORTIER Désiré dit " l'Français Pouille "

DEMORTIER Gustave dit " Gustave Pouille "

DEMORTIER J.B. dit " L'Blanc t'Chapia ", tous trois frères.

DEMORTIER Désiré dit " Le P'tit Désiré Pouille " et
DEMORTIER Maurice, tous deux fils de Désiré.
DEMORTIER Maurice, fils de Gustave
DEMORTIER Joseph, fils de Jean-Baptiste
HOUEY Joseph dit " L'Chalé del d'gigot ", oncle du suj-

vant.

HOUEY Anicet
LIBERT Ernest dit T'Châl Bar
LIBERT Fernand et Georges, fils du précédent
COPPIN J.B., dit r'Coye Coppé "
LECLERCQ Armand, dit " Armand Florian "
HAULAIT Louis
HAULAIT Rodolphe, frère du précédent
JAUMART Jules dit " Sardagne ", habitait rue Ste Reine.
JAUMART Joseph, fils du précédent
DEBIENNE Antoine, dit " CALOME "
FERON Joseph

Etaient établis comme marchands de veaux et de porcs :

BRION Joseph, marchand de veaux (spécialité culs de poulin)

PUTTEMANS Hector, marchand de porcs

DEBIENNE Gustave, marchand de porcs.

NOTTE Jules dit " Le p'tit Napet ", marchand de porcs occasionnel pendant la guerre 1914/18

Les Fourniers

La plupart des ménagères faisaient leurs pains elles-mêmes et ce pour toute une semaine.

Pour la cuisson, il existait deux fours chauffés au bois appartenant l'un à la Veuve Anciaux dite " T'Châl Anchat ", situé rue Ste Reine et l'autre à Fidèle Beulens, situé au n° 69.

La cuisson avec prise et remise à domicile coûtait dix centimes pour un pain ou une tarte.

Pour le transport, la veuve Anciaux et ses filles, disposaient une dizaine de pains sur une planche qu'elles portaient sur l'épaule et parcouraient ainsi jusqu'à 200 mètres pour prendre et remettre les pains.

Quant à Fidèle, il possédait une petite charrette fermée, tirée à bras d'homme et à laquelle étaient attelés deux chiens de trait.

Pendant la semaine de la Kermesse, la cuisson des pains était suspendue, le four étant réservé aux tartes. Comme chaque ménage en faisait au minimum 15 ou 20, cela durait du mercredi jusqu'à samedi, jour et nuit. Pendant cette période, on utilisait, en renfort, une civière à 2 étages appelée " l'harhakine ", portée par deux personnes, une devant, une derrière. Pour reconnaître leurs tartes, les ménagères plaçaient au milieu de chacune soit une cerise, une groseille, un haricot.

Combien de fois, nous, les gamins, n'avons-nous pas, en cachette, substitué la cerise au haricot ou la groseille à la cerise, ce qui n'arrangeait pas les choses lors du retour...

Le Maréchal-Ferrant et sa Forge.

Vers 1910/11, le maréchal-ferrant avait sa forge à l'emplacement actuel des Magasins Puttemans Frères (exactement en face de la ruelle d'Jean d'Jean) (n° 74/76).

Il se nommait Adolphe Minsart, était veuf et avait deux fils, son successeur fut Victor Leclercque dit " L'Gros des t'chaurli " qui se faisait aider par son fils Gaston.

C'était une petite maison à un étage, peinte en blanc; la forge occupait tout l'avant du rez-de-chaussée. On y avait accès par une porte de la largeur de l'immeuble.

Le maréchal n'était jamais seul; hiver comme été, il y avait toujours quelque voisin pour lui tenir compagnie. Il fabriquait les fers destinés aux chevaux et réparait tous les instruments agricoles. Comme outillage, il y avait le " Trava " où

l'on introduisait le cheval pour le ferrer, une enclume, des marteaux et tenailles de toutes dimensions et le foyer avec son énorme soufflet en cuir que l'on actionnait au moyen d'une poignée reliée à une chaîne. A noter que tous les gamins de la rue ont essayé de tirer au soufflet.

Pour le ferrage d'une roue de chariot, on plaçait autour du foyer de grandes tôles de façon à pouvoir y poser entièrement le bandage de fer bien à plat.

On chauffait celui-ci en le faisant pivoter graduellement sur ces plaques de fer, qui étaient recouvertes d'une épaisse couche de sciure de bois, celle-ci prenait feu au contact de la partie chauffée, et maintenait ainsi une chaleur uniforme sur l'entière du bandage.

La roue à ferrer était placée à plat à même le pavé, près du trottoir et fixée au sol au moyen d'un piquet de fer qui traversait le moyeu; les jantes reposant sur de grosses cales de bois.

Lorsque le bandage était suffisamment chaud, on le transportait sur la roue à l'aide de longues pinces puis on l'ajustait suivant les points de repères établis à l'avance.

Deux ou trois aides bénévoles pourvus d'énormes tenailles d'environ 2 mètres de long, pressaient le bandage sur la roue, tandis que le maréchal, armé d'un lourd marteau, le faisait prendre place jusqu'à parfait ajustement.

On y versait alors de l'eau à volonté et par suite du refroidissement, le fer en se contractant, adhérait d'une façon parfaite à la roue.

Le travail terminé, on buvait une bonne goutte de " Pékèr ".

Lorsque l'on ferrait un cheval, les possesseurs de jeunes chiens, qui, disait-on, " faisaient leur maladie ", s'empressaient de venir ramasser à la forge, les déchets de la fourchette (les

gommes) que le maréchal taillait en-dessous du sabot, afin d'y appliquer correctement le fer. C'était, paraît-il, un remède efficace.

Certains chiens en passant devant la forge ne manquaient pas d'y entrer et de s'approprier un morceau de gomme traînant sur le sol et de s'encourir le déguster ailleurs.

Pour le jour de la Saint-Eloi, la statuette du Saint, qui se trouvait placée dans une niche pratiquée dans le mur arrière de la forge était débarrassée de son épaisse couche de suie.

On y allumait deux cierges et on " tirait le canon " pour annoncer l'anniversaire.

Pour ce faire, le maréchal qui chiquait (condition sine qua non de la réussite !) chauffait à blanc une plaque de fer, il crachait sur son enclume et d'un bon coup de marteau frappait la plaque rougie qu'il tenait au bout d'une tenaille et qui, au contact du crachat et de l'enclume, produisait un véritable coup de canon.

La salve était généralement de 21 coups, mais si notre maréchal avait déjà prématurément fêté son Saint-Patron en débouchant la bouteille, il donnait une seconde pétarade.

Inutile de dire que tous les gosses du quartier assistaient au spectacle.

LES MARCHANDS AMBULANTS

Chaque semaine, le vendredi après-midi, un certain Joseph DELFOSSE, surnommé " L'Soret " venait vendre sa marchandise consistant en crevettes, maquereaux séchés, crabes et " caricoles " (petits escargots de mer), le tout entassé dans un panier d'osier qu'il transportait sur une brouette.

Vêtu d'un long tablier, il s'annonçait à la clientèle en soufflant dans une trompette en cuivre, genre " tramways

bruxellois de jadis " et en criant : " Gernaudes, Playisse, Bounè crâb ".

Le samedi, c'était le nommé Joseph VAN BEVER, sur nommé " Chéri " habitant la rue Ste Anne qui, porteur d'une marmite et d'une louche, vendait de la moutarde qu'il fabriquait lui-même.

C'était à l'aide d'un sifflet à roulette qu'il s'annonçait.
Poires cuites.

Une marmite toute fumante sur une brouette : c'était le fils PAHEAU de la chaussée de Louvain qui venait, à la saison des poires, vendre des " Kûtè pwâr ". Parfois sa mère l'accompagnait.

Sable blanc.

Il était de coutume dans la plupart des maisons et surtout dans les estaminets de saupoudrer le sol de sable blanc. Parfois on n'en mettait qu'autour du poêle de Louvain.

Chaque semaine un nommé Quibus de Bierges venait vendre ce sable, qu'il transportait sur une charrette attelée d'un poney. Le petit seau de sable se payait 5 centimes. Le sable provenait d'une sablonnière située près de l'Eglise de Fer à Argenteuil sous Ohain.

Crème à la glace.

De Louvain nous arrivait périodiquement un marchand de crème à la glace. Il possédait une magnifique charrette avec toit, peinte en blanc et ornée de " miroirs " et de cuivres tout brillants.

Tiré par un cheval blanc, il faisait le tour de la ville avec son " Petit chalet ". Il possédait aussi une trompette qu'il faisait résonner en débouchant dans chaque rue, tout en criant :

Crème à la vanille
Pour les petites filles
Crème au citron
Pour les P'tits garçons.

Les " cornets " et les " galettes " se vendaient : 2 centimes et 5 centimes, mais il possédait des galettes ayant la forme d'une tortue qui se payaient 10 centimes.

V. — GAGNE-PETITS ET TYPES POPULAIRES

Un photographe ambulant.

Dans l'impasse reprise au numéro 50 habitait un petit vieux portant lunettes et barbiche. Il était d'origine française et on le surnommait : " Le P'tit Cousin ". Son nom de famille m'est inconnu.

Sa profession était celle de photographe ambulant et marchand de lunettes. Il parcourait les rues de la ville et des villages environnants, portant en bandoulière une grande caisse en bois, peinte en noir, dans laquelle se trouvaient ses lunettes et son appareil photographique.

Il portait sur l'épaule un long pied photographique en bois.

C'était en bon et brave homme qui ne demandait qu'à vivre paisiblement.

Oeufs durs, cervelas, noisettes, etc...

Lors de la kermesse, deux vieilles femmes du quartier, surnommées l'une " Sidonie mouche-es-bwès ", l'autre " Twènette Goche ", faisaient le tour des estaminets et des salles de danse pour y vendre des " œufs durs ", des cervelas, des cul de berdons ", des noisettes et des... choses d'Allemand (petits bâtons de sucre brun cuit, entourés de papier). Elles vendaient également des boules au sucre collées sur de vieilles cartes à jouer toutes crasseuses suite aux nombreuses manipulations qu'elles avaient subies.

Fleurs et moulinets en papier....

Dans l'impasse habitait également un couple d'origine française : Armand et Germany (noms de famille inconnus). Germany confectionnait des moulinets et des fleurs artificielles en papier de couleurs chatoyantes, qu'elle fixait sur un manche entouré de paille.

Son mari, Armand, était chargé d'aller les vendre.

Germany affectionnait les escargots qu'elle récoltait dans la ruelle d'Jean d'Jean.

Le p'tit paquet.

Pierre Theys, dit " le P'tit Paquet " était le troisième habitant de l'impasse.

Son surnom provient de ce qu'il livrait à domicile les petits colis arrivant par chemin de fer.

John Dupont.

C'était le surnom donné à Georges Dupont. De grande taille, toujours habillé élégamment, il jouait au " Grand Monsieur " bien que de condition modeste.

Lorsqu'il gagnait aux courses, il buvait du champagne ou allumait son cigare avec un billet de 20 frs. Au carnaval il aimait se déguiser et jouer au philanthrope. Il parcourait la rue un panier au bras, remplis d'oranges, noisettes, caramels, etc... qu'il s'amusait à jeter dans les boutiques, aussitôt envahies par une bande de gamins qui, dans la hâte de ramasser le plus de friandises bousculaient la marchandise.

Déchu, John est décédé à Bruxelles dans le besoin.

Nos Garde-champêtres

Il étaient deux et comparables aux " deux Dupont " d'Hergé.

Qui ne connaissait pas " Le P'tit Batisse ", J.B. Mortier, qui habitait le haut de la rue et " Chinel ", Joseph Detienne, de Louvranges.

Vêtus d'une veste d'un vert sale montant jusqu'au cou, un pantalon large et long, un ceinturon en cuir avec une agrafe en cuivre représentant la tête du lion belge et, attaché sur le côté, un demi sabre, dont personne n'a jamais vu la lame, ils descendaient et remontaient la rue chaque jour d'un pas de sénateur.

C'étaient deux braves fonctionnaires qui n'aimaient pas les procès-verbaux. Après le service, ils ne refusaient pas une petite goutte de pèquet.

VI. — LES DIVERTISSEMENTS.... à la VESPREE

A la bonne saison, à la vesprée, la plupart des habitants venaient prendre l'air et s'asseyaient sur le trottoir en face de leur maison. Les femmes bavardaient, tout en tricotant ou en reprenant les bas, tandis que les jeunes filles brodaient ou dansaient à la corde. Les hommes se réunissaient par petits groupes en différents endroits et discutaient de mille et une choses. Certains jouaient aux cartes. Quant aux gamins, la ruelle d'Jean d'Jean était le lieu de prédilection pour leurs jeux : gendarme et voleur, courses à pied, etc....

C'était, souvent tard après le coucher du soleil, qu'on regagnait le logis.

Le jeu de balle.

Le jeu de balle était très en vogue à cette époque.

Une équipe fut donc formée et porta le nom de " Les Sauvlonis ".

Faisaient partie de cette équipe : Fernand Carême, Emile Puttemans, Charles Pierson, Alphonse Frère et Paul Héraly.

Le dimanche, on allait disputer une partie, soit à Basse-Wavre, soit à Aisemont.

Combat d'un blaireau contre un chien.

Un certain Désiré Kaye dit "l'marchand d'chîn" de Stadt, organisait 3 ou 4 fois, chaque année, des séances de combat entre un blaireau (en wallon : tasson) et des chiens.

Ces combats avaient lieu dans la salle de danse de J.B. Colon (n° 93).

Jeu barbare et cruel, car plusieurs chiens sortaient de la joute, cruellement blessés. Le blaireau, rusé comme un renard, sortait toujours victorieux et malheur au pauvre chien qui n'était pas dressé pour ce genre de combat.

Concours de chant de "Coqs anglais"

Une société d'amateurs de chant de "Coqs anglais" s'était constituée dont le président était mon père, feu Joseph Brion.

Le local était établi chez la Veuve Beulens (Phémie Debienne) et les concours avaient lieu le dimanche matin dans la cour de la maison.

Pendant toute la semaine, les amateurs soignaient leur volatile en lui donnant des aliments excitants. Le jour du concours, chaque coq était placé dans une niche individuelle complètement close, sauf du côté faisant face au public. Les coqs ne pouvaient se voir mutuellement. Le concours durait généralement 30 minutes.

Chaque fois qu'un coq chantait, il était pointé par un délégué qui "marquait" généralement pour deux concurrents. Le contrôle était très sévère car derrière les délégués, il y avait des témoins et la fraude était presque impossible. A noter

que le propriétaire ne pouvait jamais pointer pour son coq. C'est bien entendu le coq qui avait chanté le plus de fois qui enlevait la palme.

Les "Galères"

On appelait "Galère" une cage d'oiseau, sans barreaux, ressemblant à un petit chalet que l'on construisait à sa guise, au moyen de planchettes de boîtes, à cigares.

Il y en avait de tous genres et certains étaient de véritables petits chefs-d'œuvre. Ces cages étaient suspendues pendant le jour, à la vue de tous, à la façade des maisons.

L'oiseau, un tarin (*sage*, en wallon), portait un corselet et était attaché par une minuscule chaînette de façon à pouvoir se mouvoir difficilement.

Pour se nourrir et s'abreuver, il devait travailler (d'où le nom de galère). Pour manger, il devait tirer vers lui un tout petit chariot rempli de graines relié à la cage par une chaînette de façon à pouvoir l'agripper (il y avait un chariot de chaque côté) tandis que pour s'abreuver c'était un dé à coudre, également relié à la cage par une chaînette, et qui plongeait dans un verre d'eau et qu'il devait tirer vers lui.

La "Kermesse"

Comme chaque quartier de la ville, le Sablon possédait une société dite "Jeunesse".

Bien qu'ayant sa chapelle dans la rue adjacente qui porte son nom (Ste Reine), la société l'a choisie comme patronne. Elle portait le titre de "Les Gardiens de Ste Reine".

La première chapelle date de 1770 et se trouvait dans cette même rue qui portait alors le nom de "Chemin menant du Sablon au Mont". L'ancienne chapelle qui tombait en ruines fut reconstruite en 1838. Elle était du même style que celle de sa consœur "Ste Anne" et qui existe toujours dans la rue du même nom. Malheureusement, elle fût démo-

lie par le propriétaire du terrain sur laquelle elle était érigée et remplacée par une minuscule niche dans le mur de la propriété voisine.

La première société Ste Reine date de 1838. Elle fut dissoute et reconstituée plusieurs fois avec des buts et des règlements différents (voir la Revue "Wavriensia" n° 5 de 1960). La dernière avait son local au Café tenu par Victor Sapin en haut de la rue. Elle est actuellement dissoute.

Le drapeau de la société, qui est déposé au Musée du Cercle Historique porte la date de 1925.

Chaque membre était tenu de verser une cotisation hebdomadaire fixée d'avance et perçue par le "Sergent".

A l'approche de la kermesse du quartier qui avait lieu le second dimanche de septembre, les membres et le comité se réunissaient en assemblée générale, au cours de laquelle était établi de commun accord, le programme des festivités. Celui-ci variait suivant les disponibilités.

Afin de donner un air de fêtes au quartier, on garnissait les façades de guirlandes en papier et en face de la maison de chaque membre on plantait deux sapins de 4/5 mètres de haut que l'on ornait également de banderoles et de drapeaux. Le samedi à 20 heures, c'était l'ouverture de la kermesse par le traditionnel cortège aux lumières avec hommage à Ste Reine. Précédés d'un orchestre de 4 ou 5 musiciens, tous les membres participaient à cette promenade musicale, les uns porteurs d'un parapluie ouvert où étaient suspendues des lanternes vénitiennes éclairées au moyen de bougies, d'autres les accrochant au bout d'un manche de brosse. (Inutile de souligner que tous les gamins étaient également de la partie munis de leur lanterne).

Après le dépôt de fleurs devant la chapelle, qui était abondamment éclairée et fleurie, et un "speech" du Président, le groupe regagnait la rue de Namur en terminant la soirée par une visite dans quelques estaminets.

Le dimanche, après le dîner pris en famille, les membres accompagnés, soit de leur fiancée, soit de leur épouse, ou de leur mère, se réunissaient en face de la maison du président pour y danser "les premières danses". On dansait au milieu de la rue et il n'était pas rare de voir une cinquantaine de couples sur la piste. Et pendant plus d'une heure, se succédaient dans une ambiance de gaité les valse, scottisch et mazurkas.

Le lundi était consacré au banquet et aux jeux, tels que : mât de cocagne enduit de savon noir, course dans les sacs, course aux grenouilles sur une brouette, jeu de sirop où il s'agissait d'aller chercher avec la bouche, au fond d'une bassine remplie de sirop, des pièces de monnaie. Lorsque le concurrent sortait la tête de la bassine, un loustic le bombardait de plumes de poules qui collaient au visage.

La course à l'eau, réservée aux membres, consistait à faire basculer un pétrin rempli d'eau et suspendu à un fil tendu au-dessus de la rue. Debout sur une charette à bras, le concurrent devait, à l'aide d'une perche, faire basculer le pétrin au passage, en évitant de recevoir la douche.

Le jeu du "lapin" consistait à casser au moyen d'un gros bâton, un pot en grès, contenant un lapin mort et suspendu à un filin traversant la rue.

On éloignait le concurrent à 20 pas du pot. On lui bandait les yeux puis on le faisait tourner plusieurs fois. Au petit bonheur, il s'en allait alors à la recherche du pot. Bien rare étaient ceux, sauf les resquilleurs, qui y réussissaient.

Les heureux gagnants portaient hâtivement leur prix à la maison (une posture po mette su l'chuminée) pour revenir tenter à nouveau leur chance.

Enfin avait lieu le "Banquet". C'était le moment le plus attendu de la Kermesse (On s'y fiève one boune face).

Malgré mes recherches, je ne suis pas parvenu à retrouver un exemplaire d'un menu de ces banquets. Toutefois, dans un

article paru dans le journal "La Dyle", je retrouve la copie du menu du "Banquet de la Sté des Gardiens de Ste Anne au 1er août 1892 chez J. Vancutsem au Sablon".

Il est vraisemblable que les menus des Gardiens de Ste Reine ne se différencient pas beaucoup de celui-ci.

MENU

Potage Tapioca
Poissons sauce Hollandaise
Bœuf aux choux
Fricadelles
Lapins
Repos
Saucisses aux pommes
Gigot de mouton aux endives
Poulet aux petits pois.
Jambon avec salades
Dessert - Vins fins.

On pouvait voir au moment marqué "Repos" certains convives venir en bras de chemise, prendre le frais sur le trottoir, récupérant du courage pour le second acte du festin.

Le feu d'artifice.

Le comité des fêtes de la ville, lors de l'établissement du programme communal, faisait toujours coïncider une de ces manifestations avec une kermesse de quartier. Pour le Sablon, c'était le feu d'artifice.

Cette attraction, était plutôt rare en province à cette époque, aussi était-ce en foule que les Wavriens et les habitants des communes voisines venaient assister au spectacle qui durait environ 30 minutes.

Une année, le spectacle s'annonça encore plus attrayant. Le feu d'artifice serait tiré en partie par un homme circulant sur un câble tendu à 15 mètres de hauteur. C'était "Mac

Daulay" le fameux funambule. Le spectacle remporta un vif succès. L'acrobate attachait les fusées aux extrémités de son balancier et arrivé au milieu du câble, y mettait le feu et les faisait tournoyer en tous sens.

A ma connaissance, ce spectacle ne se renouvela pas à Wavre.

VII. — LA NOTE GRAVE

Mes souvenirs attachés à la rue de Namur ne sont pas tous évocateurs de la bonne humeur de ses habitants et des moments d'innocents plaisirs qu'ils se donnaient. Dans la note "sérieuse", il faut encore parler du "Wastia". J'évoquerai cependant d'abord le souvenir pénible, celui du début de la grande tourmente de 1914-1918.

L'arrivée des allemands en 1914.

Les allemands arrivèrent au-dessus de la rue de Namur, le 20 août, vers 7 1/2 h. du matin où ils firent une brève halte.

C'était une patrouille de uhlands, venant de la chaussée de Huy.

Précédemment, une auto grise, remplie d'officiers avait traversé rapidement le carrefour dans le haut de la rue, venant de Dion-le-Mont et se dirigeant vers Namur.

Quelques habitants de la rue et entre autres Zenon Sapin et son fils, Victor, Jules Kaye, Constant Debienné et moi-même — (j'étais allé chercher du charbon chez Charlier) ayant aperçu cette auto, se rassemblèrent en face de l'estaminet "Potek". Au moyen d'une gravure sur laquelle figuraient les différents uniformes d'armées (gravure oubliée la veille dans le café par un officier belge), nous essayions d'identifier les

occupant de la mystérieuse auto. Sans que l'on s'en aperçoive, nous fûmes entourés par un groupe de uhlans qui confisquèrent la gravure en vociférant des mots incompréhensibles. Tout penaud, chacun se retira de son côté et rentra chez soi en longeant les murs.

L'avant-garde allemande avait été retardée par la destruction de la chaussée à hauteur du petit pont du ruisseau " Le Pisselet " à La Sarte, sous Dion-le-Mont, pont que l'armée belge avait fait sauter lors de sa retraite. De là, une partie de la patrouille continua directement vers Wavre, tandis que l'autre fit le détour par Dion-le-Val et Basse-Wavre. Le bruit se répandit aussi que le propriétaire du Château Rossignol à Basse-Wavre (donc sur le chemin de Dion-le-Val) aurait abattu un soldat de cette avant-garde.

La riposte fut immédiate. Le château du Beloy et de nombreuses maisons furent incendiées, tandis que les canons furent placés au-dessus de la rue de Namur, à l'endroit où se trouve la villa de M. Lenaerts, avec menace de bombarder la ville si une rançon très élevée n'était pas payée dans les 24 heures.

La rue de Namur n'a pas subi de gros dégâts à l'arrivée des allemands. Seule la maison Bodrenghien, au bas de la rue (n° 1 3 et 5 actuels) fut incendiée les 21 et 22 août, lors des grands incendies de Basse-Wavre et de la place du Sablon. Mais le tir des soldats ivres, visant les façades, provoqua l'exode quasi général des habitants qui trouvèrent asile dans les villages environnants, Dion-le-Mont, Dion-le-Val, Vieusart et dans les bois de Manil sous Limal.

Voici deux petits faits constatés au cours de l'invasion :

De mon jardin, 88, rue de Namur, je voyais les incendies des maisons de la Place du Sablon, le plus vaste était celui de la Maison Vanderstapen, située juste contre la Dyle; c'était un magasin de denrées coloniales.

D'autre part, les journaux et livres de médecine retombaient en feu dans notre jardin et ceux des environs; ils pro-

venaient de la maison du docteur Fox située à proximité du magasin " Gro " actuel.

Le jour où l'on plaça les canons dont question ci-dessus, ma mère qui allait rendre visite à mon grand-père habitant rue Caule, vit un officier allemand et son cheval dégringoler le talus haut de plus de 10 mètres, situé entre la villa Reynaert et la rue du Fond des Mays. Il arrivait probablement au galop de la chaussée de Namur et n'avait pas aperçu à temps le vide qu'il avait devant lui.

Ma mère s'est encourue, sans attendre le résultat de cette sensationnelle pirouette.

Le Wastia.

Chaque année, au cours de la procession solennelle du Grand Tour de Basse-Wavre, qui a lieu le dimanche après la St. Jean-Baptiste, les pèlerins de Noville-sur-Méhaigne, arrivés le samedi après-midi, prennent en charge, dans la rue de Namur, un grand pain orné de fleurs. Ce pain, appelé le " Wastia " est exposé le dimanche matin sur une table couverte d'une nappe blanche, sous la potale de " Notre Dame del Wastia " à l'intersection des maisons n° 34 et 36.

Ce pain, appelé *gâteau* aux 17^e et 18^e siècles, était confectionné sur base d'une rente répartie par moitié sur les deux maisons précitées, rente dont il est déjà fait mention en 1676, mais dont l'origine est inconnue. Elle s'est maintenue à travers les siècles et est encore actée dans un acte de vente de 1842, dans les termes suivants " *Une rente ou obligation annuelles, si les processions passent devant la porte une fois l'an, de donner avec Jean Jeumart, voisin à cette maison, un gâteau estimé à 1 francs 27 centimes.* "

Avant la Révolution française, les propriétaires des deux maisons déjà mentionnées, distribuaient aux pèlerins du Grand Tour, lors du passage de la procession dans la rue de Namur, un gâteau qui constituait une collation après le long parcours à travers les bois et la campagne (7 km).

Quelques jours avant, le 24 juin, jour de la fête de St. Jean-Baptiste, la procession de Wavre, au cours de sa sortie, prenait en charge au moulin de Wavre, (ancienne usine électrique) un gâteau appelé "gâteau St. Jean". Ce gâteau était vendu au plus offrant, devant la porte de l'église de Wavre, au profit de cette église.

Par suite des circonstances, les processions furent suspendues de 1786 à 1806. Cette année-là, la procession du Grand Tour reprit en s'adjoignant le concours des pèlerins de Noville-sur-Méhaigne. La procession de Wavre fut remise du 24 juin au dimanche suivant.

Dès lors, on ne parla plus du gâteau "St-Jean" mais on le remplaça par le "Wastia" dont la confection restait toujours en vigueur à raison de l'ancienne rente.

Le Wastia, pris en charge par les pèlerins du Grand Tour, après avoir été béni sur place, est porté sur la tête par un pèlerin de Noville, vêtu d'un surplis blanc et prend place dans la procession, devant la châsse de Notre-Dame de Basse-Wavre. Il est reconduit à l'église de Basse-Wavre où jadis il était vendu au plus offrant. Actuellement, il est découpé et distribué moyennant une petite obole.

Avec le temps, la rente s'est totalement dépréciée, mais la coutume s'est maintenue fidèlement. Chaque année, le Wastia est confectionné bénévolement par un pâtissier de la ville et l'on prend toujours soin de le placer sur une table posée à l'intersection des deux maisons, en souvenir de la rente partagée par moitié.

La dénomination "Wastia" ne se rencontre pas avant le 19^e siècle. Elle proviendrait du dialecte wallon de la région de Namur et signifie "gâteau". Peut-être ce vocable namurois a-t-il été apporté par les pèlerins de Noville (22).

A. BRION.

NOTES

- (1) J. MARTIN, *Le grand chemin de Wavre à Bruxelles*, dans *Wavriensia*, t. XIV, 1965, n° 2, p. 25.
- (2) A G R, *Greffes scabinaux de l'arrondissement de Nivelles* (G S N), n° 4838, f° 148, acte n° 322 de novembre 1330, et f° 109, acte n° 252 de février 1352.
- (3) A G R, G S N, n° 4838, f° 31-32, acte n° 87.
- (4) A G R, G S N, n° 6076 - f° 15 V° et f° 97 r°.
- (5) A G R, G S N, n° 28, f° 34 r°, acte du 24 février 1703 - n° 6397, acte du 4 février 1779.
- (6) A G R, G S N, n° 6397, acte du 6 décembre 1752 - n° 2158, f° 314-316, acte du 24 novembre 1764.
- (7) L'une existe en haut de la rue, à gauche derrière les maisons portant actuellement les numéros 134 et 136, l'autre forme la cour de la dernière maison à droite.
- (8) A G R, G S N, n° 2441, p. 17-18, acte du 20 mars 1608 : un pré au Warichel du Sablon.
- (9) A G R, G S N n° 2451, f° 27, acte du 14 janvier 1724 - n° 2456, f° 89, acte du 17 mai 1753.
- (10) A G R, *Notariat Général du Brabant* (N G B), n° 4165, acte du 18 mai 1675, un pré proche le Warissel du Stampeau au Sablon sous Wavre.
- (11) A G R, G S N, n° 2441, f° 95 V° acte du 24 janvier 1624 : le chemin allant en Mont - n° 2448, f° 110-111, acte du 8 octobre 1715.
n° 2471, f° 48, acte du 27 avril 1737, n° 2455, f° 255, acte du 21 novembre 1750.
A G R, G S N, n° 2155, f° 144-145, acte du 18 mars 1758, n° 2169, f° 107, acte du 19 mars 1760.
- (12) A G R, G S N, n° 4838, f° 279 - 280, acte n° 169 de novembre 1414 - N G B, n° 4157, f° 47, acte du 8 mars 1694.
- (13) A G R, *Fonds des Archives Ecclésiastiques* (A E) n° 5453, Censier de Seigneurie de Basse-Wavre établi en 1682, f° 36 V°.
A G R, N G B, n° 4151, f° 153, acte du 7 novembre 1707.
- (14) A G R, N G B, n° 4151, f° 153, acte du 7 novembre 1707 : une terre labourable sur la campagne dite *fond* des May sous la juridiction de Bierges.
- (15) A G R, G S N, n° 4838, f° 54, acte n° 144 du 17 février 1606, f° 240 acte n° 530 du 16 novembre 1606, f° 60 V° - 62r° deux actes du 6 novembre 1611.

(16) A G R, G S N, n° 6397, acte du 12 septembre 1766.

(17) La dernière maison à gauche en haut de la rue (coin de la rue de Perwez) se trouve exactement à 26 km de l'Hôtel de Ville de Bruxelles (borne kilométrique 26 à cet endroit). D'autre part, adossée à la maison n° 10, à gauche se trouve la borne hectométrique 25,6; la rue a donc une longueur totale d'un peu plus de 400 m.

(18) Sur la carte-vue de 1909, on aperçoit deux de ces arbres.

(19) Cette piste était séparée de la chaussée par des petites buttes gazonnées d'environ 1 m. de long, 0,50 m. de large et autant de haut et placées tous les 15 mètres, ceci afin d'empêcher le gros charroi d'empiéter sur cette piste.

(20) Elle était jadis dénommée « rouwale dè scayeteu ». C'est l'actuelle rue du Petit-Cortil.

(21) Vital DUPONT, son cousin (n° 64) portait également le même surnom).

(22) Ces notes sur le Wastia sont extraites de l'article de M. Jean Martin, dans la REVUE DE BASSE-WAVRE, 1956, n° 3.



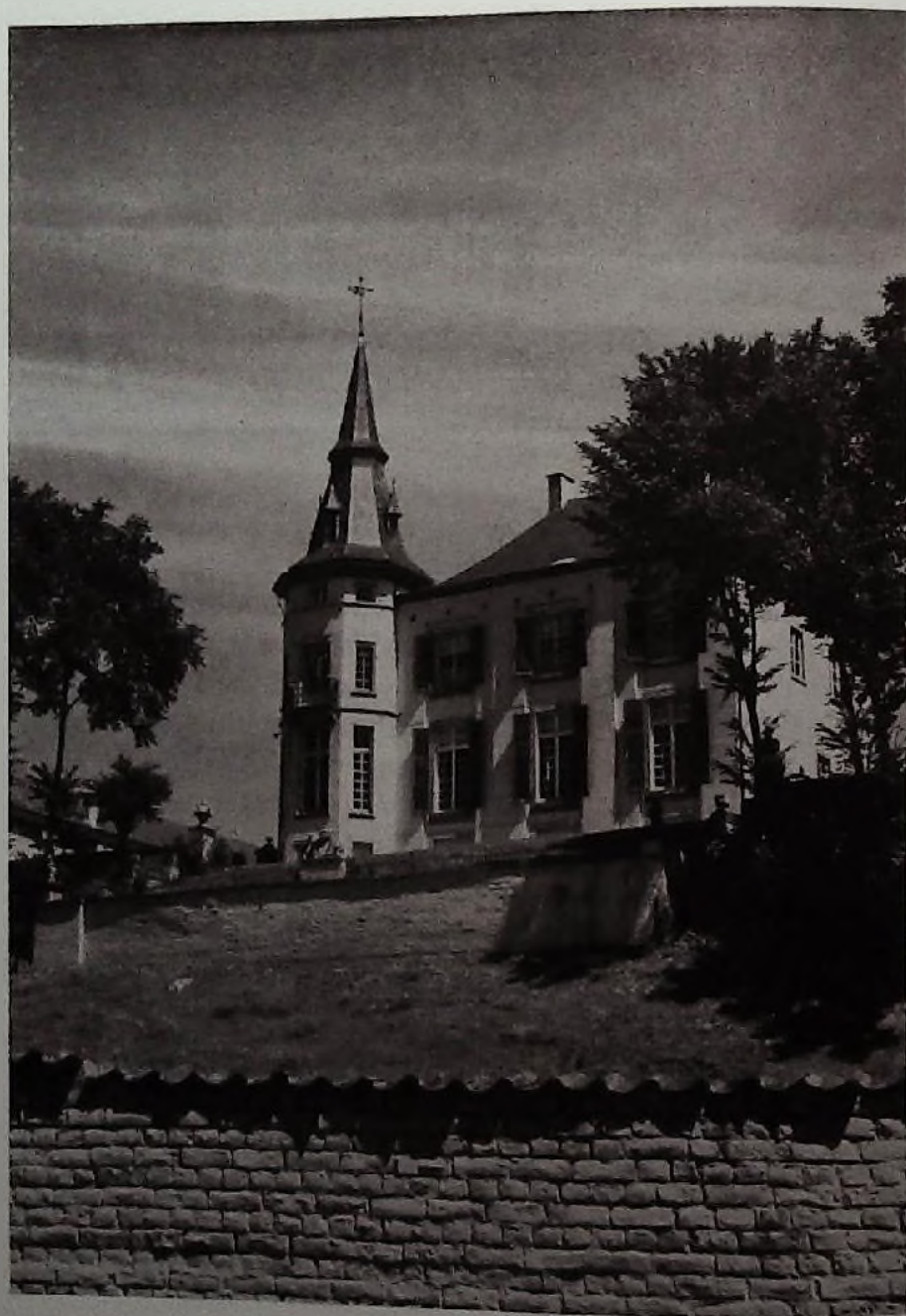
LES PILORIS D'ORP

par J.J.L. VANDER EYKEN - LACROIX

N'est-ce point par pur hasard, si, reprenant aujourd'hui mes mémoires, mon attention fut spécialement attirée par l'existence d'un PILORI à ORP-le-Grand. En effet, alors qu'en 1908, en compagnie d'un mien parent, je fis visite d'amitié au bourgmestre d'ORP (étant à l'époque, Mr. Eug. MALEVE, décédé en 1909), celui-ci était tout heureux de nous montrer un emblème de justice féodale, au temps de la seigneurie d'ORP-le-Grand. Il s'agissait bel et bien d'un Pilon, qu'il conservait avec un soin jaloux, dans son domaine de Maret, et auquel il réservait une place de choix. Caché dans un massif de verdure, jouxtant la chapelle sépulcrale qu'il avait fait édifier au beau milieu d'une pelouse, cet objet, ignoré, sans doute dans la région, cet objet d'un autre temps, valait bien qu'on en exhibe à son sujet, une page historique.

Ledit Mr MALEVE, en son temps mayor d'ORP, avait, par testament légué une notable partie de ses biens à l'Assistance publique, à l'effet de construire, dans son domaine, un hospice pour indigents de la région. On mit longtemps à réaliser la volonté du mécène lorsqu'enfin, en 1956, on se décida à faire construire l'Hospice MALEVE, à Maret (Orp).

Et de démolir les anciennes bâtisses pour les maçonner dans les fondations du nouvel home, le Pilon, lui aussi, qui ne pouvait intéresser personne, étant un dernier vestige des temps



*Le château d'Orp-le-Petit aux pieds duquel se trouve
le Pilon d'Orp-le-Petit.*

révolus, fut, par les ouvriers, réduit en morceaux et de même incorporé dans les fondations.

Et notre Pilon d'ORP-le-Grand avait vécu; il ne restait plus que son souvenir qui, par pur hasard, était perpétué dans les archives du 16^e siècle, des chefs-mayeurs d'ORP-le-Grand (A.G.R. Brux).

Car en ces temps lointains, les seigneurs disposaient de la justice, à tous les degrés : la haute justice, pour les condamnés à mort, au gibet, la moyenne justice ou la peine du pilori et la basse justice pour la perception des amendes.

Ainsi donc, notre Pilon d'ORP était ce poteau d'infamie où les condamnés étaient exposés aux regards et aux insultes de la foule. Elle frappait les mauvais garçons, les blasphémateurs, les calomnies et autres méfaits.

Les comptes du grand Mayeur d'ORP-le-Grand des années 1529, 1530 et 1531 relatent des dépenses engagées, ainsi libellées :

“ 1. — Payé à Herman Servais, serrurier demeurant à Jauche, auquel le mayeur a liquidé, pour avoir fait un quarcans avec un long bocquel et serrures pour le pilori auquel seront condamnés les mauvais garçons proférans jurons et blasphémant le nom de Dieu et semblables méchancetés — XII patars

2. — Item à Estienne Nogairres, sergent de Jaudoigne, lequel a livré audit mayeur un fer de prison pour y emprisonner les délinquants — XXIV patars.

3. — Payé au fils du mareschal d'Orp-le-Grand, pour avoir fait un quarcans de fer et 2 crampons et les mis à l'arbre de Marets — payé XII patars;

4. — Le même mayeur ayant fait mettre semblables quarcans à Noduwez et à Pellaines...”

Ces notes furent rejetées des comptes de la chef-mairie d'Orp-le-Grand pour le motif : “ que les dépenses de cette nature incombent au grand Bailli du roman pays.”



Pilori d'Orp-le-Grand.

La chef-mairie d'Orp-le-Grand englobait les neuf villages de son ressort, à savoir : Orp-le-Grand, Orp-le-Petit, Marcets, Lincen, Pellaines, Linsmeau, Noduwez, Libertange et Hampteau. (*).

Chaque seigneurie avait son Pilori, avec carcan, ou pierre patibulaire, la seigneurie d'Orp-le-Petit avait, en outre, un gibet ou potence dressé au bois dit de la Justice, à la limite de la juridiction, vers Marilles. C'est que les condamnés par la justice

locale étaient livrés au grand Bailli du Brabant wallon et exécutés.

Ainsi est décrit le pilori d'Orp-le-Grand (fig. 1) :

* Un fût cylindrique de près de 3 M. de hauteur, en calcaire carbonifère reposait sur un socle de quelque 50 cm. maçonné sous la surface du sol et surmonté vraisemblablement d'une plate-forme couronnant deux ou trois marches d'escalier sur lesquelles devait monter le condamné et, couronnant le pilori, les armoiries du seigneur, haut justicier, suivant le coutume féodale.

A partir du niveau de la plate-forme sur lequel montait le supplicié, celui-ci était solidement attaché au moyen de ferailles ; vers le milieu du fût des attaches ou liens, passés sous les aisselles devaient maintenir le condamné contre la face antérieure du pilier. Vers le haut de celui-ci, également sur la face postérieure, d'autres attaches encore et de manière à immobiliser le délinquant on faisait descendre parfois, de ces attaches, des liens servant à fixer en hauteur, le long du fût, les bras du patient. "

Et durant des jours parfois, le condamné devait supporter les insultes, les moqueries et les injures de la population qui allait même jusqu'à lui cracher à la face.

Tel était donc notre Pilori d'Orp-le-Grand, comme étant l'emblème de la moyenne justice qui s'y rendait, sous l'ancien régime; mesure qui ne fut abolie définitivement qu'en 1832.

Dès lors, les signes d'un pouvoir judiciaire suranné furent renversés ou détruits. Et c'est ainsi que notre pilori relégué dans quelque coin caché, pour échapper désormais aux regards du public, fut sauvé par notre ancien mayeur d'ORP, feu Mr MALEVE de Maret.

Ce document lapidaire ne représentait, du reste, qu'une valeur vénale insignifiante; mais c'était là un document très intéressant pour l'archéologie locale, qu'il aurait été fort curieux



Pilori d'Orp-le-Petit.

de voir figurer dans notre musée local d'ORP-le-Grand-Jauche, et passer ainsi à la postérité.

De ce vieux témoin, datant de la féodalité, il ne reste donc que le souvenir que j'ai retiré des poussières recouvrant nos archives locales.

Mais il subsiste, chez nous, au village d'Orp-le-Petit, caché dans les pelouses sises aux pieds du vieux château, face à la place communale, le pilori de la seigneurie d'Orp-le-Petit (*).

assez bien conservé, qui se dresse encore, défiant notre monde moderne. J'en reproduis ici (fig. 2) la photographie, mais je dois me borner à cette seule survivance, ne trouvant rien, à son sujet, dans les archives locales. Si d'aucuns seraient mieux documentés il serait souhaitable de compléter ces informations à l'effet d'enrichir davantage encore l'histoire régionale d'Orp, en roman pays de Brabant. Mais je présume qu'il n'a peut-être jamais servi, le château étant à peine construit quand survint la Révolution française.

J.J.L. Vander Eyken-Lacroix.

(Extrait de mes mémoires : Souvenirs de jeunesse d'un octogénaire)

(*) La seigneurie de Marets, avec la justice à tous les degrés fut vendue par le domaine, en 1642. Jean d'Argenteau, seigneur de Linsmeau l'acquit, avec celles d'Orp-le-Grand, Pellaines, Libertange et Noduwez alors que plus tard, la haute justice fut aliénée à Lincet, Linsmeau et Orp-le-Petit, tandis que Hampteau releva ensuite de Heylissem.

(*) Le château d'Orp-le-Petit fut bâti en 1780 par le baron Destières qui mourut à Lincet, en 1816, des suites d'une chute de cheval. Le château fut alors racheté par le baron de Vinck, décédé à Bruxelles en 1827. Son fils, le baron de VINCK des deux ORP vendit ensuite le château, en 1851 à Mr Michotte d'ORP pour la somme de 35.000 Fr. et c'est, pour la même somme, que ledit château me fut présenté, en 1926, par la famille Marissal et le notaire Scheys de Jauche chargé de la liquidation et racheté par Mr Jamar de Mélin.

Avant 1780, la seigneurie d'Orp-le-Petit ne comprenait qu'une importante ferme (la ferme voisine Vranckx qui elle, fut retenue par la famille Michotte), les terres, un moulin banal, une franche laverne, un livre de cens, les fiefs de Clabette, le livre de cens de Hemonimes et, la justice à tous les degrés.



DE - CI DE - LÀ

La légende de Saint Géry

Place Saint-Géry, rue de Grande-Ile, ces noms qui viennent de loin nous rappellent les premiers balbutiements d'une ville qui deviendra notre belle capitale.

Une agglomération existait aux abords des archipels que formait la Senne dès les premiers siècles de notre ère. (*)

Qui est ce Saint Géry dont le berceau de Bruxelles porte encore le nom ?

Géry naquit à Yvoi-Carignan vers 550 dans un petit village de l'ancien pays de Luxembourg. Ce saint homme répandit ses convictions religieuses parmi le peuple encore très proche du culte des idoles. Il usa de son autorité d'évêque de Cambrai pour dissoudre, dans cette région, des croyances trop primitives à son goût.

La légende raconte qu'une des divinités, un dragon, mécontent de son discrédit auprès de la population convertie au catholicisme, lui fit des tracasseries. Mais l'homme pieux sut se

défendre et malmena ce dieu païen. Vers l'an 600, Géry vint jusque dans nos contrées pour dissiper l'idolâtrie et, son dieu en place, s'en retourna en son évêché.

Un jour, il se laissa conter qu'un dragon, l'espèce étant fort répandue à l'époque, terrorisait les habitants de Bruxelles. Fort de son expérience, il accourut à leur secours, jeta, dit-on, son étole autour du cou du dragon, le traîna jusqu'à la Senne et le noya.

Une chapelle fut érigée à Bruxelles en l'honneur de son sauveur. Elle fut remplacée en 948 par une églisc, démolie à son tour en 1799.

(*) La ville de Bruxelles fêtera en 1980 son millénaire, année même du 150ème anniversaire de notre indépendance.

BIBLIOGRAPHIE

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'INSTITUT ARCHEOLOGIQUE DU LUXEMBOURG ARLON

Archéologie - Art - Histoire - Folklore. 1976, 52^e année - n° 1-2.

Ce bulletin consacre ses pages à une étude de Monsieur J. MOREAU-MARECHAL sur les « Arts et Métiers gallo-romains au Musée d'Arlon ».

HAINAUT TOURISME

Revue bimestrielle publiée par la Fédération du Tourisme du Hainaut N° 181, 2ème livraison, avril 1977.

— Grandglise et Stambruges, berceau de mon enfance, par Gilbert SMET.

« Grandglise et Stambruges, villages chers à mon cœur où je cueille des brassées de souvenirs à chaque pèlerinage... »

— Le masque du gille de Binche, par Samuel GLOTZ.

L'auteur nous livre les étapes de la fabrication des masques que les Gilles portent vers la fin de l'avant-midi. Jadis, le Gille ne sortait pas sans son masque. L'usage en fut interrompu lors de la guerre 14-18. On doit sa réhabilitation à feu le Sénateur Charles Deliège, gille et Bourgmestre de la ville et à Monsieur Jean-Luc Pourbaix qui se rendit à l'étranger afin d'en étudier la fabrication.

— Les Gardes-Suisses en Hainaut, par Jean GODET.

Les Gardes-Suisses, à la solde du Roi de France, se distinguèrent dans maintes batailles aux côtés des Gardes françaises. On les vit au siège de Tournai, en 1667; à la bataille de Se-

neffe, qui mit aux prises les troupes du grand Condé et celles du Prince d'Orange en 1674, au siège de Saint-Ghislain, en 1677; à Steenkerque en 1692...

— **Soignies réclame de la curiosité**, par Joseph DELMELLE.

L'auteur nous invite à découvrir la ville de Soignies dont le caractère est marqué par son passé. La Collégiale Saint-Vincent est l'un des plus anciens édifices du pays, elle est du style roman primitif. La chapelle des Franciscaines date du XVIII^e siècle, l'Athénée est logé dans un couvent du XVII^e siècle, le Collège est en style néo-gothique. Son passé se retrouve encore dans les manifestations religieuses du Tour Saint-Vincent et populaire de la Simpélourd.

— **Arts, histoire et légendes à Strépy-Bracquegnies. VI : De l'ancien régime à nos jours**, par Marcel BOUGARD.

L'auteur étudie la prospérité industrielle, artistique et sociale à Strépy-Bracquegnies, de l'Ancien régime à nos jours.

LE MARNON

Revue trimestrielle du Syndicat d'Initiative et de Tourisme d'Ophain-Bois-Seigneur-Isaac. N° 37, 1^{er} trimestre 1977.

— **Pâques. Les cloches dans nos églises — La date de la fête et l'origine des œufs de Pâques**, par Mireille MERCKAERT.

Les cloches ont une origine orientale. Au VII^e siècle, le pape Sabinien en fit placer dans les églises de Rome. Cent ans plus tard, Charlemagne exigea cet usage dans tout son empire. Quand à l'origine des œufs, cela remonte au temps où leur usage était interdit du mercredi des cendres jusqu'au dimanche de Pâques.

— **Bail à ferme de la cense du château de B.-S.-I. au XVIII^e siècle**, par L. JOUS.

Cet acte, conservé aux Archives de l'Etat à Mons, se fit devant le notaire Ghillet de Braine-le-Comte.

— **A la veillée**, par J.M. LAUS.

Petits poèmes dits à la veillée, devant l'âtre.

— **Braine-L'Alleud et Lillois-Witterzée**, par J.M. LAUS.

L'étymologie de Braine-L'Alleud serait pour Braine le mot german « bren » qui veut dire source et qui a donné bron en flamand, l'Alleud car le territoire était un domaine libre dans des ducs de Brabant. Lillois viendrait de « Lent » ou « Lint » : tilleul et « Loo » : élévation boisée.

L'auteur nous donne un aperçu historique de ces communes et la liste de leurs monuments classés.

— **Les coulisses de « Visa pour le Monde »**, par J.M. LAUS.

— **Ophain d'autrefois. Essais historiques**, par André HUBIN.

LE MUSEE D'ARMES.

Bulletin trimestriel de l'A.S.B.L. « Les Amis du Musée d'Armes de Liège ». 5^e année - N° 15 - Mars 1977.

— **Anciens fusils de Liège pour les Indiens d'Amérique du Nord**, par Cl. GAIER.

Etude intéressante sur les armes de traite. Celles-ci étaient destinées à être vendues aux peuples primitifs, notamment aux Indiens et servaient de monnaie d'échange. Les activités des fabricants liégeois furent importantes dans ce domaine.

— **Fournitures d'armes et vie armurière à Liège vers le milieu du XVIII^e siècle**, d'après des actes notariaux, par Paulette PIEYNS-RIGO et Cl. GAIER.

Publication d'Actes notariaux du XVIII^e siècle conservés aux Archives de l'Etat à Liège « concernant des transactions impliquant des marchands d'armes, des ouvriers armuriers et des fabricants de canons de fusils ».

RIF TOUT DJU. Les cahiers nivellois.

Revue mensuelle. 22^e année, n° 206, avril 1977.

— **Himiltrude, première femme de Charlemagne. Sa sépulture à l'abbaye de Nivelles**, par J.H. GAUZE.

Charlemagne eut cinq épouses légitimes. Himiltrude, la première, fut vite répudiée, pour des raisons politiques, dit-on. Elle se retira dans un couvent, celui de Sainte Gertrude de Nivelles, berceau de la Dynastie carolingienne.

L'auteur nous démontre que les ossements exhumés dans les sous-sols de l'église abbatiale sont bien ceux d'Himiltrude.

- Qui a gagné la bataille de Waterloo ?, par Paul HAVAUX.

Echo d'une conférence de Monsieur Jacques LOGIE qui s'est tenue en l'hôtel de ville de Nivelles.

- Un brillant récital des Petits Chanteurs de Vienne, par Paul HAVAUX.

Récital qui s'est déroulé à la Collégiale.

- Notre tour du monde en 49 jours, par Marc WOLFS.

Le Mexique.

- Le 75^e anniversaire du Carnaval de Nivelles, par A. RENARD.

Compte-rendu de trois jours de festivités carnavalesques à Nivelles.

- La ceinture de poésie de Nivelles. Les aclots, où sont-ils donc ? par Joseph DELMELLE.

Quelques poètes de chez nous.

LA VIE LIEGEOISE.

Périodique mensuel, n° 5, mai 1977.

- A la découverte du nouveau Liège : Rocourt, par Jean BROSE.

Cette ville fut le témoin d'un épisode de la guerre de Succession d'Autriche. En 1746, les Français, conduits par le Maréchal de Saxe y remportaient la victoire sur les alliés commandés par Charles de Lorraine.

- Rocourt pittoresque, par Jean-Denys BOUSSART.

L'auteur nous emmène à la découverte du patrimoine artistique du village de Rocourt.